

LES VERTUEUX  
DE PROVINCE

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

M. GALOPPE D'ONQUAIRE *TC*

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15.

A. BOUDDILLIAT ET C<sup>e</sup>, ÉDITEURS

Représentation, traduction et reproduction réservées.

1860

H. 177. c. 16.  
3

LES  
VERTUEUX DE PROVINCE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre impérial  
de l'Odéon, le 3 octobre 1860

**PERSONNAGES**

LAMBERT (45 ans).....	MM. RAY.
DUVAL, notaire de province (50 ans).....	SAINT-LÉON.
DUBOSQUET, son futur gendre (25 ans).....	MALLARD.
ALBERT DE CHAVIGNY, neveu de Lambert (25 ans).....	DUBARRY.
GASTON DE MIREPOIX, officier (28 ans)..	RIGA.
MADAME DUVAL (40 ans).....	M <sup>mes</sup> RAY-ANAIS.
CLAIRE (22 ans).....	DELAHAYE.
MARIE, fille de Lambert (17 ans).....	DEBONNE.
JEANNETTE, domestique de madame Duval (18 ans).....	FRAISINET.
VALETS.....	



La scène se passe à Paris, chez Lambert.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Poulet, à l'Odéon.

LES

# VERTUEUX DE PROVINCE

---

## ACTE PREMIER

---

PETIT SALON. — ON EST AU MATIN.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT. Il lit un journal.

Ah, ça... voyons ; réglons l'emploi de la journée .  
Liberté pour chacun pendant la matinée ;  
C'est un point convenu... mais nos braves amis  
Qui viennent pour huit jours seulement à Paris,  
Veulent qu'on les amuse... et ce n'est pas facile !...  
Éloignés aux ennuis de leur petite ville,  
Ils regardent Paris comme un jardin charmant  
Où des plaisirs nouveaux poussent à tout moment.  
Pendant six mois entiers, combinant leur voyage,  
Paris leur apparut dans un brillant mirage...  
Ils ont fait des projets... et réglé jour par jour,

Le départ, l'arrivée et l'heure du retour...  
 Et puis, à peine ici, la tristesse les gagne :  
 Ils voudraient retourner bien vite à la campagne :  
 Les voitures, le bruit, les cris... tout leur fait peur,  
 Et, dans chaque passant, ils flairent un voleur.  
 Ignorant nos plaisirs, peu faits à nos usages,  
 Ils nous traitent de fous ! eux seuls sont les vrais sages.  
 Et pour eux, tout progrès est une invention  
 Qui nous mène tout droit à la corruption !...  
 Qui m'eût dit que Duval, cet ancien camarade,  
 Qui jadis, avec nous, fit plus d'une escapade,  
 Me reviendrait un jour, du fond de son pays  
 Avec ces préjugés qu'ils ont contre Paris ?...  
 Excellent homme au fond ; cœur honnête ! belle âme  
 Et se laissant mener carrément par sa femme !...  
 Elle... c'est autre chose... et madame Duval  
 Est un type choisi du ton provincial...  
 De l'esprit... dont elle use avec assez d'adresse  
 Pour trouver des défauts et critiquer sans cesse ;  
 Mais ne se doutant point que tous ces défauts-là  
 Sont, comme un fait exprès, justement ceux qu'elle a !  
 — Pour leur fille, ma foi !... celle-là, j'y renonce !  
 C'est la perfection, d'après ce qu'on m'annonce ;  
 Mais à part : *Oui, maman !* qu'elle a bien dit cent fois,  
 J'attends depuis hier, pour connaître sa voix !  
 Ils vont la marier !... et, si j'ai su comprendre,  
 On doit, dès ce matin, me présenter le gendre ;  
 Et du reste, ce soir, pour eux, je donne un bal...  
 Car il faut les distraire ; et j'aurai bien du mal !...  
 Les amuser n'est pas médiocre besogne...  
 Quand on les a menés voir le Bois de Boulogne,  
 Le Louvre, le Pont-Neuf et le Palais-Royal,  
 A quoi les occuper ?... — Ah ! tiens, voici Duval !

## SCÈNE II

LAMBERT, DUVAL.

LAMBERT, lui serrant la main.

Et quoi! déjà debout! quand tout sommeille encore!  
C'est aux cœurs vertueux à voir lever l'aurore!

DUVAL.

Vertueux! il faut l'être en ce maudit pays,  
Et je ne comprends pas qu'on dorme dans Paris!

LAMBERT.

Où! le bruit... je conçois...

DUVAL.

Et ce bruit n'est pas mince!

LAMBERT.

Ah! tu n'as pas ici la paix de ta province!  
Le calme du matin... le silence du soir,  
Et cet air vif et pur de ton natal terroir!

DUVAL.

Parbleu! je le crois bien: ici, la chose est rare:  
A moins qu'on appelle air ce parfum de cigare  
Et cette odeur de gaz qui montent jusqu'au ciel  
Et valent ton soleil d'un brouillard éternel!  
C'est un grand bonheur de vivre, je l'avoue,  
Dans des flots de poussière ou dans des flots de boue!

LAMBERT, riant.

En des gens, cependant, n'y vivent pas trop mal!

DUVAL.

Où! comme le poisson dans l'eau... de son bocal!

LAMBERT.

Tout cela, cher Duval, ne tient qu'à l'habitude:  
Ton possible notaire, si te faut ton étude,  
Les actes, les contrats, silencieux amis  
Qui dans leurs vieux casiers, reposent endormis.

Il te faut le travail réglé sur la pendule,  
 Le sage enthousiasme astreint à la formule,  
 Le client qui t'écoute, et les deux panonnex  
 Accolés sur ta porte, ainsi que des jumeaux ;  
 Il te faut, vers le soir, ta bonne promenade  
 Sur le mail, sur le cours ou bien sur l'esplanade...  
 Ton souper en rentrant... puis, ta tasse de thé  
 Et ton cent de piquet à perpétuité.

DUVAL.

Mon Dieu oui ! sans rêver à de folles chimères.  
 Nous vivons loin du bruit, comme faisaient nos pères ;  
 Vous avez le plaisir, nous avons le bonheur ;  
 C'est quelque chose au moins que le calme du cœur !

LAMBERT.

Ah çà ! mais, cher ami, si je sais te comprendre,  
 Paris est un séjour bien affreux à t'entendre ?

DUVAL.

Dam ! tu m'accorderas, sans faire un grand effort,  
 Qu'on n'y cultive pas les mœurs de l'âge d'or.

LAMBERT.

Ni plus ni moins qu'ailleurs.

DUVAL.

Comment donc !... c'est, je pense,

L'asile officiel de l'antique innocence !  
 On ne trouve qu'ici la sincère amitié,  
 Le noble dévouement et la douce pitié ;  
 Toute femme s'y montre aussi sage que belle ;  
 Tout homme à ses serments reste toujours fidèle ;  
 On y fait sa fortune en faisant son devoir,  
 Et la vertu, mon cher, encombre le trottoir !

LAMBERT.

Va ! ne te gêne pas ! l'occasion est bonne.  
 Allons, traite Paris d'infâme Babylone,  
 De gouffre dévorant, et... que sais-je ?... d'enfer !...  
 Ce sont des mots tout faits qui ne coûtent pas cher.

Grâce au tableau qu'en fait notre littérature,  
Chacun peut, de Paris, esquisser la peinture ;  
Nos petits Juvénals, vrai ! l'ont si bien traité,  
Qu'il servira d'exemple à la postérité !

DUVAL.

Tant pis si le portrait ressemble à la figure !

LAMBERT.

On ressemble toujours à sa caricature...  
Mon cher, flétrir son siècle est de mode aujourd'hui ;  
Quand on ne peut créer, c'est tout simple, on détruit !  
On trouve de bon goût de nous peindre la France  
Comme un pays usé qui tombe en décadence.  
Dans des livres écrits d'un style rabattu,  
On nous montre le vice, on cache la vertu ;  
A la femme on ravit sa plus sainte auréole ;  
Aux mépris de la foule, en riant, on l'immole,  
Et l'on fait oublier à ses applaudisseurs  
Qu'on a condamné leurs mères et leurs sœurs !  
Quant à l'homme... qu'il soit jeune ou vieux, pauvre ou riche,  
Au pilori commun, hardiment on l'affiche ;  
Et, comme il faut parfois un martyr de l'honneur,  
Il est toujours trompé quand il n'est pas trompeur !

DUVAL.

On prétend cependant...

LAMBERT.

Oh ! je connais d'avance  
Tout ce que, sur Paris, et l'on dit et l'on pense :  
Comme les rois fut de mode en tout temps,  
Et Paris n'est-il pas roi des départements ?...

DUVAL.

Je ne vois pas pourquoi...

LAMBERT.

Mais je vais te le dire !  
La science et les arts forment son vaste empire ;  
Il marche le premier, entraînant sur ses pas  
Les peuples étonnés qui l'adorent d'en bas.

## LES VERTUEUX DE PROVINCE

Il a ses Phidias, ses Raphaëls, ses Dantes,  
 Ses Plantes, ses Mozarts, ainsi que ses Bramantes ;  
 Et, tandis qu'il grandit, ses peintres, ses sculpteurs,  
 Ses poètes sont là qui chantent ses splendeurs.  
 Ses femmes ont l'amour, la beauté, puis la grâce ;  
 Ses hommes ont l'ardeur, le génie et l'audace...  
 En tout temps, il produit le fruit près de la fleur,  
 Les gloires de l'esprit près des gloires du cœur...

DUVAL, s'asseyant.

Oh ! les gloires du cœur ! Eh bien, prenons vos femmes.

LAMBERT.

C'est juste ! on en a fait la cible aux épigrammes :  
 Il nous faut chaque jour vingt réputations.  
 Médire ! c'est bien peu ! Bah ! nous calomnions !..  
 Le bonheur du ménage est chose trop sacrée  
 Pour qu'on n'y lance point quelque flèche acérée...  
 En effet ! deux époux qui s'aiment ici bas,  
 C'est un rêve, une erreur ! Cela ne se peut pas !  
 On nous montre Paris sous des couleurs plus belles :  
 C'est un Eldorado peuplé de Sganarelles !  
 Et la fidélité, pour garder ses serments,  
 Émigre, selon vous, dans les départements.

DUVAL.

Nos femmes de province...

LAMBERT.

Eh ! tu connais la tienne...  
 Mais, admet, cher ami, que j'ai connu la mienne.  
 Aimable dans le monde, ainsi qu'en sa maison,  
 Plaisant par son esprit, guidant par sa raison,  
 Elle était mon conseil ; et, mère de famille,  
 Après l'avoir nourrie, elle instruisit sa fille.  
 Elle a pendant quinze ans, femme d'intérieur,  
 Au foyer conjugal fait asseoir le bonheur !  
 Et je n'ai regretté les nœuds du mariage  
 Que le jour où la mort m'infligea le veuvage.

DUVAL.

Oh ! toi, tu fus toujours la perle des maris !

LAMBERT.

Et pourtant, elle et moi nous étions de Paris !

DUVAL.

Diam ! tu risquais beaucoup !... Moi, pour être tranquille,  
Je me suis marié dans ma petite ville.  
Ma femme était jolie...

LAMBERT.

Elle l'est certe encor !

DUVAL.

Ete a payé ma charge... et je n'en suis pas mort !

LAMBERT.

Et tu n'ajoutes pas que ta fille est...

DUVAL.

Charmante ?

C'est ma femme, en ceci, qu'il faut qu'on complimente.

LAMBERT.

Alors c'est elle qui fit son éducation ?...

DUVAL.

Parbleu !... Claire à cinq ans était en pension !

LAMBERT.

C'est bien jeune ! elle a dû, dès lors, beaucoup apprendre.

DUVAL.

Et tu en fure un bas bleu que nul n'eût pu comprendre ?...  
Ete sait lire, écrire et compter... en un mot,  
Pour gouverner son ménage, elle a tout ce qu'il faut...  
Cher nous, c'est la raison seulement qui nous guide...  
Claire est, ce qu'on appelle une femme solide !  
Peut-être, elle n'a pas le brillant de Paris ;  
Mais la couleur, mon cher, vaut mieux que le veruis !  
Au reste, tu l'as vue, et son futur, je pense,  
Peut, en fermant les yeux, la prendre en confiance.

LAMBERT.

Elle est fort bien.

DUVAL.

Eh ! eh ! pas encor vingt-deux ans,  
De la candeur .. et puis cent mille francs comptants...  
La province, mon cher, n'y va pas de main morte !  
Aussi, tant d'amateurs sont venus à ma porte  
Qu'il nous a bien fallu finir par leur ouvrir !

LAMBERT.

Tu sus prendre ton temps, je le vois, pour choisir !

DUVAL.

Le futur semble fait tout exprès pour nous plaire.  
Il n'a jamais quitté le giron de sa mère,  
Il est toujours resté là-bas dans le pays.  
C'est la première fois qu'il entre dans Paris.

LAMBERT.

Ah !

DUVAL.

C'est à contre cœur qu'il a fait le voyage  
Pour nous accompagner avant le mariage !  
Mais tu sais, la corbeille et cent autres achats...  
Ma femme l'ordonnait... il a suivi nos pas !

LAMBERT.

Et que fait-il?...

DUVAL.

Eh mais, il est membre honoraire  
De notre académie et cercle littéraire ;  
Il s'occupe beaucoup et fait collections  
D'insectes et d'oiseaux, surtout de papillons.  
Il a même envoyé, l'an dernier, un mémoire  
Touchant les hannetons, leurs mœurs et leur histoire...  
Les juges fort longtemps restèrent indécis,  
Et, sans son concurrent, il aurait eu le prix !

LAMBERT.

Diable!

DUVAL.

Avec de tels goûts, il fait peu de dépense ;  
 Outre sa dot, il a de belles espérances.  
 Son oncle est au plus bas, et l'on ne pense point  
 Qu'avec son anévrisme, il puisse aller bien loin!...  
 Mais tiens... voici ta fille.

## SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE.

LAMBERT.

Eh! bonjour!

MARIE, l'embrassant.

Bonjour, père!

(s'écartant.)

Bonjour, monsieur Duval.

LAMBERT.

Mademoiselle Claire

N'est pas encore levée?...

MARIE.

Oh! depuis ce matin  
 Elle est, avec sa mère, à la Chaussée-d'Antin.  
 Il s'agit, m'a-t-on dit, du choix d'un cachemire

DUVAL.

Feste!

MARIE.

Un châle de l'Inde!... Oh! gardez-vous d'en rire!...  
 C'est le premier drapeau pris sur les ennemis!  
 C'est notre croix d'honneur à nous!

DUVAL, à part.

Est-il permis?

LAMBERT, riant.

Et tu n'étais pas là pour combattre avec elles !

MARIE.

J'en avais grand désir !... voir des modes nouvelles,  
 Courir les magasins, marchander des atours  
 Et faire déplier vingt pièces de velours ;  
 Dérouler des rubans et froisser de la soie...  
 Pour nous autres, vraiment, c'est une grande joie !  
 Et comme bien souvent, ou n'a rien acheté,  
 Ce n'est pas dangereux !

DUVAL, à part.

Quelle futilité !

MARIE.

Mais, j'ai, vous le savez, énormément d'ouvrage...  
 Travailler mon piano, finir mon paysage...  
 Combiner le matin, ma toilette du soir,  
 Sur le rose ou le bleu, consulter mon miroir ;  
 Réveiller mes oiseaux, ranger mes étagères...  
 Ce sont là, voyez-vous, de très-graves affaires...  
 Et lire ! il faut revoir ses auteurs favoris !

DUVAL, à part.

Quelle éducation on leur donne à Paris !

MARIE.

Et puis, il faut jeter un coup d'œil au ménage,  
 Ordonner... surveiller !...

LAMBERT.

Oui ! depuis mon veuvage  
 C'est elle, cher ami, qui conduit la maison  
 Et la conduit fort bien...

DUVAL.

C'est preuve de raison.

LAMBERT.

Elle a, par ses bons soins, su remplacer sa mère...

MARIE.

Vous flattez ! et pourtant, c'est un peu vrai, cher père,  
Car les trois quarts du temps, soit dit à mon honneur,  
Si je n'étais pas là, vous dîneriez par cœur.

LAMBERT, gaiement.

Si tu n'étais pas là, chère enfant, douce fille,  
Toi, que l'ieu me laissa pour unique famille,  
Toi, dont le cœur si pur et le front si joyeux  
Fait luire sur ma vie un soleil radieux...  
Si tu n'étais pas là !... parbleu ! que deviendrai-je ?...

MARIE.

Ah ! vous voyez bien !

DUVAL, à part.

Eh ! mais... Dieu me protège !

On dirait qu'à Paris, on aime ses enfants !

LAMBERT, avec plus de sentiment, à Duval.

C'est que cet amour-là date de dix-sept ans...  
Il me souvient encor de sa première enfance :  
Je revois ce berceau, blanc comme l'innocence,  
Où, quand j'allais guetter son réveil du matin,  
Je croyais voir dormir l'ombre d'un séraphin ;  
Son paisible sommeil était un long sourire...  
Le souffle de sa lèvre, ainsi qu'un doux zéphire,  
Semblait tout parfumé de grâce et de fraîcheur...  
Et mon âme aspirait l'encens de sa candeur.  
Je pleurais mon enfant, ne voyant plus qu'un ange,  
Et souvent à genoux, dans une extase étrange,  
Je sentais que j'admirais un messager du ciel,  
Je priais à ses pieds, comme au pied d'un autel.

(A part.)

Quand tu t'éveillais, tu souriais encore.  
On eût dit, au printemps, le réveil de l'aurore.  
Avec toi, se levait, dans le fond de nos cœurs  
Tout ce que la maison renfermait de bonheurs ! —  
Plus tard, tu ne fus plus seulement notre fille,  
Tu devins une amie au sein de la famille ;

18 LES VERTUEUX DE PROVINCE

Tu fus, près de ta mère, une sorte de sœur,  
Plus petite de taille, aussi grande de cœur.  
Tu partageais nos jeux, nos plaisirs et nos peines...  
Nos secrètes douleurs, elles étaient les tiennes,  
Et notre vie, alors, fut un concert à trois  
Dont ton cœur fut l'écho, dont nous étions la voix !

MARIE.

Bon père !

LAMBERT.

Oh ! je le sais, vanter cette richesse  
Dont le ciel a doté ta suave jeunesse,  
C'est le faire au profit de ma propriété ..  
Qu'importe !... qu'on m'accuse, hélas ! de vanité,  
D'amour-propre ou d'orgueil, d'erreur ou d'égoïsme ;  
Peut-être, je te vois à travers un faux prisme,  
Majs nous ne trouvions rien, ni ta mère ni moi  
D'aussi bon ici-bas, ni d'aussi beau que toi !..

DUVAL.

C'est comme moi, mon cher, à cinq ans, lorsque Claire  
Fut mise en pension, conduite par sa mère,  
Elle était mon bonheur, mes uniques amours,  
Et, lorsqu'elle partit, j'en ai pleuré trois jours !

MARIE.

A cinq ans ! pauvre enfant ! partir ! et pourquoi faire ? ..

DUVAL.

Son éducation !

MARIE.

Mais elle avait sa mère !

DUVAL.

Sa mère ! oh ! mais chez nous, ce sont les pauvres gens  
Qui sont forcés d'instruire eux-mêmes leurs enfants !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME DUVAL, CLAIRE, DUBOSQUET,  
JEANNETTE.

MADAME DUVAL, à Jeannette, qui porte des cartons.  
C'est bien! posez cela, Jeannette.

JEANNETTE.

Où ça, madame?..

MADAME DUVAL.

Où vous voudrez!... jamais je n'ai vu, sur mon âme,  
Une plus sottie fille!

JEANNETTE.

Eh! madame, au pays!

Je ne suis pas toujours si sottie qu'à Paris.

MADAME DUVAL.

C'est bon!

DUVAL.

Pauvre Jeannette!

JEANNETTE.

Ah! oui!... pauvre Jeannette!

J'ai voulu voir Paris; ma foi, je le regrette...

Il faut toujours monter, descendre, aller, venir.

On me couche au grenier, je n'y puis pas dormir!

Le jour, c'est dans un trou vraiment qu'on me confine;

Tous leurs appartements tiendraient dans ma cuisine!...

La-bas, j'ai, dans l'été, du soleil et de l'air,

Et de quoi me chauffer du moins pendant l'hiver!

MADAME DUVAL.

Taisez-vous donc!

DUVAL.

Ah! dam!... sa plainte est légitime!

C'est encor du voyage une triste victime!

LAMBERT.

Elle a l'air bonne fille !

DUVAL.

Ah ! c'est simple et soumis.

Ces domestiques-là sont rares à Paris !

C'est fidèle, attaché... jamais ça ne réclame...

JEANNETTE, avec humeur.

D'abord, si vous restez, moi je m'en vas, madame !

MADAME DUVAL.

Laissez-nous ! sortez !

JEANNETTE.

Bon ! (A part.) Je vas pour me venger,

Voir un de mes pays, au sixième léger.

(Elle sort.)

(Pendant cette scène, Dubosquet, chargé de cartons,  
a cherché une place pour les déposer.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, excepté JEANNETTE.

MADAME DUVAL, s'asseyant.

Enfin ! je puis m'asseoir, après tous nos voyages !

En avons-nous monté, bon Dieu, de ces étages !

LAMBERT.

Vous avez bien couru ?...

MADAME DUVAL.

Oh ! ne m'en parlez pas

Nous avons visité Paris du haut en bas !

MARIE.

De vos courses du moins êtes-vous satisfaites ?...

MADAME DUVAL.

Oh ! mais nous avons fait une foule d'empiettes !

DUVAL, à part.

En ce cas, on a dû joliment les voler !

DUBOSQUET, à part.

L'argent va vite ici ; c'est à faire trembler.

MADAME DUVAL.

Vrai ! monsieur Dubosquet fait de l'extravagance :  
Il est d'un généreux, d'une munificence !

DUVAL.

Ah ! dam !... les amonreux !

DUBOSQUET, à part.

Parbleu !... sans mon avis,

Ils allaient, je crois, acheter tout Paris !

MADAME DUVAL.

Et d'un goût ! c'est charmant ! je le disais à Claire...  
N'est-ce pas ?

CLAIRE.

Oui, maman !

DUVAL.

La carte sera chère.

MADAME DUVAL.

Il ne vous parle pas ! vous n'y connaissez rien.

MARIE.

Et c'est le principal, si tout vous semble bien !

MADAME DUVAL.

Comment donc ! si c'est bien... mais c'est une merveille !

Nous ferons des jaloux avec cette corbeille !...

Vous êtes prévenu, d'abord, monsieur Duval,

qu'en arrivant là-bas, nous donnons un grand bal :

celle-ci y fera briller ses toilettes nouvelles...

Voilà cinq mètres de jupe à volants de dentelles !

Les yeux nient jaune !

DUVAL

Un bal !

**MADAME DUVAL.**

Mais c'est certain !

Et ces dames, bon Dieu ! la femme du voisin,  
Avec ses airs hautains qui singent la marquise,  
Verra son désespoir égaler sa sottise ;  
Celle du receveur, qui se croit de l'esprit,  
Parce qu'elle est méchante, en mourra de dépit ;  
Sans compter, entre nous, la femme du confrère  
Dont les bijoux, dit-on, viennent d'un inventaire,  
Et qui, pour chaque bal, mêle dans ses cheveux  
Des diamants fort beaux ; mais qui sont faux... comme eux !

**LAMBERT, à Dubesquet.**

Souffrez, mon cher monsieur, que je vous félicite...  
Vos cadeaux sont d'avance en pleine réussite !

**DUBOSQUET.**

Heu ! le luxe est si grand qu'on ne s'arrête plus !  
Rien qu'un châle, aujourd'hui, ça coûte mille écus.

**MADAME DUVAL.**

C'est ce que nous disions... cela tourne au scandale !  
Et cette épidémie est presque générale...  
Moi, je ne comprends pas les femmes de Paris !

**DUVAL, nativement**

Eh ! mon Dieu ! c'est la faute aussi de leurs maris !

**MADAME DUVAL.**

Quant à ma fille, hélas !... si je la laissais faire,  
On n'achèverait rien, n'est-ce pas ?...

**CLAIRE.**

Oui, ma mère.

(Elle parle bas à l'oreille de sa mère.)

**MADAME DUVAL, à Dubosquet.**

Ah ! nous avons encore à voir les diamants.

**DUBOSQUET.**

Ah ça !... mais...

**MADAME DUVAL.**

Oh ! très-peu ! pour quelques mille francs.

DUBOSQUET.

Pour quelques mille? mais!

MADAME DUVAL.

Si je n'écoutais qu'elle,

Elle n'accepterait ni bijoux, ni dentelle!

Je sais ce qu'elle en pense! est-il vrai?...

CLAIRE.

Oui, maman!

(Bas.)

Les meubles?

MADAME DUVAL.

Ah! j'y pense! il faut l'ameublement!

DUBOSQUET.

L'ameublement... de quoi?...

MADAME DUVAL.

Quand on entre en ménage,

On doit renouveler sa maison... c'est l'usage.

DUVAL.

C'est juste!

DUBOSQUET.

La maison est meublée, à quoi bon?...

MADAME DUVAL.

Mais n'allez pas loger Claire comme un garçon.

DUVAL.

Est-ce que?

DUBOSQUET, à part.

Diab!e!

MADAME DUVAL.

Pour elle, elle n'y songe guère:

Un cœur lui suffirait avec une chaumière...

MARIE, à part.

Mariée!

DUVAL.

Elle est si simple!

DUBOSQUET.

Alors, que me veut-on?

LAMBERT.

On voit que votre fille a beaucoup de raison.

MADAME DUVAL.

Ah ! monsieur !... notre Claire était digne d'un prince...

Nous savons élever nos filles, en province....

Dubosquet, vous pouvez, sans ostentation,

Vous vanter d'épouser une perfection !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Bonjour, cher oncle !

MARIE.

Albert !

LAMBERT.

Bonjour !

ALBERT.

Bonjour, Marie !

LAMBERT, le présentant.

Ne vous dérangez pas, mesdames, je vous prie !

(A Albert, présentant les autres.)

Albert de Chavigny, mon neveu... Nos amis.

DUVAL, à part.

Gants de Suède et Iorgnou ! un lion de Paris.

LAMBERT.

Adorant les beaux-arts et la littérature,

Cultivant la musique autant que la peinture :

Ce qui n'empêche pas son titre d'avocat !

MARIE.

Ni d'être, à vingt-cinq ans, dans le conseil d'État !

DUVAL, saluant.

Monsieur!...

LAMBERT, présentant à Albert.

Maître Duval, un vieil ami d'enfance...

ALBERT.

Dont vous parlez souvent?... et j'ai connu, je pense,  
Un Duval avec qui, jadis, j'ai fait mon droit.  
Excellent camarade, esprit juste et cœur droit.

DUVAL.

Ah! oui, c'est mon neveu.

ALBERT, saluant.

Mon compliment sincère!

MADAME DUVAL, vivement.

Nous ne le voyons pas.

MARIE.

Le fils de votre frère!

MADAME DUVAL..

Ni son père non plus!... Vous savez, les parents...  
Avec eux, l'union ne dure pas longtemps!

LAMBERT.

En quoi? toi que j'ai vu si bien avec ton frère!

MADAME DUVAL, vivement.

Leurs fils n'ont jamais eu le même caractère!

ALBERT.

Je le vois qu'a me louer de madame Duval!

MADAME DUVAL.

Ah! c'est ma belle-sœur, je n'en dis pas de mal...  
Je sais qu'on la critique, et si j'en crois le monde,  
Elle n, de sa personne, une estime profonde;  
Elle passe sa vie à savoir ici-bas  
Ce qu'on dit, ce qu'on pense... et l'on ne pense pas!  
C'est la Parisienne, ayant pris pour système  
De n'admirer jamais en dehors d'elle-même...  
Amante cependant, avec plus d'un défaut,  
Et malgré tout cela, singeant l'air comme il faut.

Aussi, quoique brouillés, je lui reste fidèle;  
C'est me désobliger que de mal parler d'elle ..  
Nous répétons souvent avec monsieur Duval :  
C'est notre belle-sœur, n'en disons pas de mal !

LAMBERT.

Mais, à l'occasion de votre mariage,  
On va se rapprocher ?

MADAME DUVAL.

Pourquoi?... pas davantage;  
Dubosquet, vous savez mon ordre à cet égard,  
Et l'on se mariera sans leur en faire part !

DUBOSQUET.

Tout comme vous voudrez !

MADAME DUVAL.

N'est-il pas vrai, ma fille

CLAIRE.

Oui, maman.

MADAME DUVAL.

Vous voyez notre accord en famille.

ALBERT, à Dubosquet.

Ah ! pardon ! cher monsieur ! quel hasard, vous voici...  
Je ne m'attendais guère à vous trouver ici...

DUVAL.

Vous connaissez monsieur ?...

MADAME DUVAL.

C'est assez difficile ;

Dubosquet n'est jamais sorti de notre ville.

ALBERT.

Ah ! pour nous être vus hier soir.

MADAME DUVAL.

Où cela ?...

DUBOSQUET, à part.

Que le diable l'emporte !

ALBERT.

Au bal de l'Opéra.

MADAME DUVAL.

Au bal de l'Opéra! -

DUVAL.

Le temple des bacchantes!

DUBOSQUET, perdant la tête.

Mais... je croyais entrer... dans le jardin des plantes!

ALBERT.

Monsieur s'était perdu du côté du foyer :  
 Dans les flots de la foule, il allait se noyer ;  
 Je le fis, à grand'peine, aborder sous l'horloge,  
 Et je le déposai, plus tard, dans une loge...

DUROSQUET, plus embarrassé.

En effet!... je voulais... comme c'était le soir!  
 On ne voyait pas clair!... j'entrai sans le savoir!

MADAME DUVAL.

Ah! c'est par trop fort!... cela tourne au scandale!

DUVAL.

Un bal de l'Opéra... c'est contre la morale!  
 Il va se pervertir!...

LAMBERT.

C'est un plaisir permis!

MADAME DUVAL.

Que ne peut-on donc pas, monsieur, dans ce Paris!  
 Il ne lui manque plus que d'aller à la Bourse!

DUVAL, à part.

Ah! mon Dieu!

MADAME DUVAL.

Profitez! vous êtes à la source,

Et pour vous ruiner, vous avez cent moyens!

DUVAL, à part.

Mieux vaut d'acheter soixante autrichiens!...

MADAME DUVAL.

Dubosquet! Dubosquet! vous êtes bien coupable!  
 N'est-il pas vrai, ma fille?...

CLAIRE.

Oui, maman.

DUBOSQUET, à part.

Mais que diable!...

LAMBERT.

Vous prenez, mes amis, la chose trop à cœur.

ALBERT.

Je regrette beaucoup...

MADAME DUVAL.

Ah! comment donc, monsieur!...

Néophite fervent, il vous doit son baptême.

DUVAL, bas à sa femme.

Mais si nous le manquons, ce sera le cinquième!

MADAME DUVAL.

(A part.)

C'est vrai!

(Haut)

La pauvre enfant! elle vaut mieux que vous:

Elle me dit tout bas de calmer mon courroux...

N'est-ce pas?...

CLAIRE.

Oui, maman!

LAMBERT.

Alors...

DUVAL.

Elle est si bonne!

MADAME DUVAL.

Tombez à ses genoux! ingrat, on vous pardonne!

DUBOSQUET, à part.

Je voudrais bien savoir quand cela finira!

CLAIRE, à part.

Oh! je ferai si bien qu'il s'en dégoûtera!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, JEANNETTE.

LAMBERT, voyant un domestique qui ouvre.  
Ah! c'est le déjeuner! Qui m'aime... nous imite.

MARIE, à Albert.

Tu déjeunes aussi?...

ALBERT.

Parbleu! si l'on m'invite.

LAMBERT.

Vous savez que, ce soir, nous restons au logis.

MADAME DUVAL.

Vous nous donnez un bal?...

LAMBERT.

Oh! non! quelques amis...

Il y aura entre nous...

MADAME DUVAL, avec sentiment.

Le bonheur de ma fille...

(Elle sort avec Lambert.)

ALBERT, qui donne le bras à Marie.

Tiens nous voici placés pour former le quadrille!

JEANNETTE, bas à Claire.

Mamzelle, monsieur Gaston est ici.

CLAIRE, bas.

Que dis-tu?...

JEANNETTE.

Au même léger, à l'instant, je l'ai vu!

Et m'a même parlé!

CLAIRE.

Silence, on nous écoute.

MARIE.

Messieurs, vous le voyez, nous vous montrons la route.

(Elle sort au bras d'Albert.)

DUVAL, désignant Albert et Marie.

Sont-ils peu clairvoyants ces pères de Paris!

(Montrant Dubosquet et sa fille qui sortent.)

Sur mon âme, voilà des époux assortis!

JEANNETTE.

Un mot que le concierge a dit de vous remettre.

DUVAL, à part.

C'est de l'agent de change... il a reçu ma lettre.

(Il lit.)

Bon! mes autrichiens, ce soir, seront vendus :

Si la bourse a monté, je gagne mille écus.

(Il sort en pinçant la joue de Jeannette.)

JEANNETTE, seule.

Notaire! et cinquante ans!... le fait est, qu'à tout âge,

Et surtout chez les vieux, l'amour fait son ravage :

J'ai remarqué souvent, et chacun peut le voir

Que l'orage est plus fort, quand il tonne le soir!

FIN DU PREMIER ACTE

## ACTE DEUXIÈME

---

BOUDOIR. PORTES AU FOND DONNANT SUR LE GRAND SALON  
QUI SERA ILLUMINÉ POUR LE BAL.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, CLAIRE, entrant en toilette de bal.

MARIE, à un valet qui allume les candelabres.

Qu'on allume au salon, et prévenez mon père...  
Aux heures vont sonner, on ne tardera guère.  
Placez dans le boudoir quelques tables de jeu.  
Il va faire très-chaud, surtout pas trop de feu.

(Le valet sort... à Claire en descendant la scène.)

Comme vous voilà belle ! Une robe charmante,  
Et toute la toilette est vraiment ravissante...  
C'est frais, c'est vaporeux, et je l'ai toujours dit :  
Rien, ne vaut, pour le soir la robe d'organdi.

CLAIRE.

Si je vous plais tant mieux, et je m'en félicite...

MARIE.

Vous êtes, chère amie, une grande hypocrite !...  
Me plaire c'est fort bien ; mais vous pensez tout bas  
Qu'il va venir quelqu'un qui ne s'en plaindra pas.

CLAIRE.

Comment ?

MARIE, elles s'assoient sur un canapé.

C'est votre droit, bien plus, j'ajoute même  
C'est un devoir... mais oui... du moment que l'on aime,  
Et qu'on veut être aimée, on s'engage d'honneur  
A conquérir les yeux aussi bien que le cœur,

CLAIRE, à part.

Hélas !

MARIE.

J'en puis parler, moi, par expérience.

CLAIRE.

Quoi ! vous aimez quelqu'un ?

MARIE.

Et qui m'aime, je pense.

CLAIRE, vivement.

Votre cousin Albert ?

MARIE.

Juste !... vous l'avez dit...  
C'est pour lui que je mets des robes d'organdi.

CLAIRE.

Mais alors?...

MARIE.

C'est tout simple... à chaque instant mon père  
Me répète : « Un cousin c'est comme un second frère,  
Qu'on doit, mademoiselle, aimer de tout son cœur. »  
Et c'est ce que j'ai fait... je suis presque sa sœur.

CLAIRE.

Vous l'épouserez !...

MARIE.

Chut ! c'est encore un mystère.  
Albert n'est qu'auditeur... Il paraît que mon père  
Veut qu'au conseil d'État il avance d'abord....  
Je connais le ministre, et j'intrigue très-fort.

CLAIRE.

Que vous êtes heureuse !

MARIE.

Eh ! mais, moins que vous-même :

Dans huit jours vous serez à celui qui vous aime.  
Et songez donc que moi je n'aurai ce bonheur  
Qu'en vertu d'un décret mis dans le Moniteur.

CLAIRE.

Ah ! ne m'enviez pas ce bonheur-là, Marie.

MARIE.

Que me dites-vous là ? lorsque l'on se marie  
Ne voit-on pas combler le plus doux de ses vœux ?  
N'est-ce pas l'avenir qui s'ouvre radieux !  
Le jour où l'on s'unit à celui que l'on aime,  
Mais c'est le premier chant du seul, du vrai poëme,  
Le poëme du cœur.

CLAIRE.

Oui, quand on aime, hélas !

MARIE.

Épouse-t-on jamais l'homme qu'on n'aime pas ?

CLAIRE.

Mais, avez-vous vu celui qu'on me destine ?

MARIE.

Qui ? monsieur Dubosquet ! Ah ! mon Dieu ! Je devine...  
Mais je ne comprends pas.

CLAIRE.

Et voyons, entre nous,  
Si fallait l'épouser, y consentiriez-vous ?

MARIE.

Mais... mon opinion ne peut régler la vôtre,  
Lui que j'aime Albert.

CLAIRE, se levant.

Et... si j'en aimais un autre ?

MARIE, l'imitant.

Vous ! je ne vous crois pas ! votre mère jamais  
Ne vous préparerait de semblables regrets.

CLAIRE.

Ma mère ignore tout, j'en ai fait un mystère.

MARIE.

Comment !... on cache donc quelque chose à sa mère

CLAIRE.

Oh ! sa sévérité m'inspire trop d'effroi.

MARIE.

Ah ! si la mienné encore était là près de moi,  
Éclairant ma jeunesse avec son doux sourire,  
Comme au fond de mon cœur son œil aurait su lire !  
Comme j'aurais voulu posséder un secret,  
Pour m'en faire bien vite un confident discret...  
Nos mères sont des sœurs partageant nos faiblesses :  
Quand Dieu fit nos erreurs, il créa leurs tendresses,  
Et leur sublime amour plein de douce pitié,  
Réclame de nos maux la plus large moitié.

CLAIRE, à part.

C'est vrai !...

MARIE.

Mais... dites-moi... lui... cet autre, il vous aime ?

CLAIRE.

Je le crois.

MARIE.

Il a dû vous le dire lui-même ?

CLAIRE.

Non, mais pendant six mois qu'a duré son séjour,  
Jamais il n'a manqué de venir chaque jour ;  
Il causait bien souvent tout bas avec ma mère,  
Qui m'éloignait alors de son regard sévère.  
Mais je devinais bien, que, malgré son air froid,  
Il devait me comprendre et lui parler de moi.

MARIE.

Eh bien ?

CLAIRE.

Puis il partit enportant l'espérance ;  
Et ma mère à coup sûr, devina ma souffrance,  
Car souvent j'ai surpris dans ses yeux pleins d'ennui  
Des pleurs qu'elle cachait quand on parlait de lui.

MARIE.

Quoi!... sans qu'il vous l'ai dit vous vous croyez aimée?

CLAIRE.

Mais... c'est de tout amour la marche accoutumée :  
En cachette, là-bas, j'ai lu bien des romans,  
Et c'est toujours ainsi qu'agissent les amants.

MARIE.

Des romans!

CLAIRE.

Walter Scott, d'Arincourt, et Ducange  
Ne précèdent jamais autrement.

MARIE.

C'est étrange!

CLAIRE.

Et son cœur, j'en suis sûre, en gardant le secret,  
Bruit d'un sentiment aussi vif que discret.

MARIE.

Et comment allez-vous en épouser un autre ?  
Vous jouez deux bonheurs : le sien avec le vôtre.

CLAIRE.

C'est qu'à force d'attendre, on manque les époux :  
Hester fille humiliée... on plaisante chez nous ;  
Mes compagnes, là-bas, sont toutes mariées .  
Je ne veux point vieillir parmi les oubliées.

MARIE.

C'est l'amour-propre alors qui vous tient lieu d'amour!

CLAIRE.

Oui ; mais, dans tout roman, il advient qu'un beau jour,  
Conduit par le destin, le héros que l'on aime  
Arrive à point nommé, juste au moment suprême.

MARIE.

Comment ?

CLAIRE.

En cet instant j'ai retrouvé l'espoir :  
Il va venir !

MARIE.

Où donc ?

CLAIRE.

Mais au bal de ce soir...

MARIE.

Lui !... s'il est invité nous devons le connaître,  
Et cet heureux hasard vous servira peut-être...  
Comment le nomme-t-on ?

CLAIRE.

Gaston de Mirepoix.

MARIE.

C'est un ami d'Albert, un officier, je crois...  
Et comment savez-vous qu'il vient ? par votre mère ?

CLAIRE.

Elle l'ignore.

MARIE.

Et quoi !... Mais lui... ma pauvre Claire ?

CLAIRE.

Il sait tout... ce matin, ma lettre l'avertit.

MARIE.

Une lettre de vous ! quoi ! vous avez écrit ?

CLAIRE.

Comment aurais-je fait ?... si près du mariage,  
C'était le seul moyen d'éviter l'esclavage.  
Ne fallait-il donc pas du moins le prévenir ?

MARIE.

Cette lettre, qui donc la lui fit parvenir?

CLAIRE.

Jeanette l'a portée.

MARIE.

Oh ! Dieu ! quelle imprudence !

Une lettre !... (Voyant venir.)

Quelqu'un ! éloignons-nous... silence !

Venez me dire tout, je n'y comprends plus rien ;

Votre amour n'est donc pas du tout semblable au mien.

(Elles sortent par la gauche. On entend la ritournelle des contredanses, les valets se forment dans la pièce du fond.)

## SCÈNE II

ALBERT, DUBOSQUET.

ALBERT, entrant par le fond.

Allons, mon cher monsieur, l'orchestre nous appelle :

Il a déjà deux fois redit sa ritournelle.

DUBOSQUET.

Je ne sais pas danser.

ALBERT.

Trop modeste !... Hier soir,

l'opéra tout entier fit cercle pour vous voir :

On admirait vos pas, et je vous certifie

que Mabille envierait votre chorégraphie.

DUBOSQUET.

... fait bien s'amuser.

ALBERT.

Je n'y vois pas grand mal.

DUBOSQUET.

... quet e chez nous, défend de rire au bal.

ALBERT.

Ah ! bah !

DUBOSQUET.

Dans nos salons, il faut avoir l'air grave,  
 A sa gaité sans cesse on doit mettre une entrave ;  
 Paraître se distraire est du plus mauvais ton,  
 Et l'on n'y permet pas le plus simple abandon.  
 L'œil baissé, la danseuse a toujours bouche close ;  
 Elle peut dire *non*, et *oui* pas autre chose :  
 Celle qui tenterait la moindre question  
 Y perdrait à l'instant sa réputation.  
 Toute mère défend qu'on valse avec sa fille :  
 Elle la suit des yeux pendant tout le quadrille,  
 Lui fait signe d'aller, de modérer ses pas,  
 Et de se tenir droite, en regardant en bas...  
 Les hommes, dans un coin, vont parler politique ;  
 Quelques-uns, plus hardis, affrontant la critique,  
 S'esquivent sourdement, et se glissent sans bruit  
 A la table de jeu, pour achever leur nuit...  
 Sous l'abat-jour discret d'une double bougie  
 Rien ne trouble dès lors leur longue léthargie ;  
 On y dort sur le whist, ou bien sur le boston,  
 Et l'on fait la bouillotte à deux sous le jeton.  
 Voilà, mon cher monsieur, nos plaisirs des dimanches ;  
 Mettez des habits noirs et des cravates blanches  
 A travers tout cela... nos divertissements  
 Ressemblent, vous voyez, à des enterrements.

ALBERT.

C'est là, je le confesse, une étrange existence !

DUBOSQUET.

Aussi, dès qu'on le peut, entre nous, l'on compense.

ALBERT.

Ah ! ah !

DUBOSQUET.

Dam !... c'est tout simple ! enfermez les oiseaux  
 Ils cherchent à filer à travers les barreaux.



ALBERT.

Et vous filez par fois ?...

DUBOSQUET.

On ne s'en fait pas faute ;  
 Les murs de la prison sont hauts, mais on les saute...  
 Paris, nous le savons, nous lance ses brocards :  
 Mais sans en avoir l'air, nous sommes des gaillards.

ALBERT.

Je m'en suis aperçu.

DUBOSQUET.

Tenez, en confidence,  
 Au bal de l'Opéra... j'ai réussi, je pense.

ALBERT.

Vraiment ?

DUBOSQUET.

Mais oui ! mais oui ! l'on aime à s'en flatter :  
 Quand on soit de province, on sait se présenter...  
 Et les femmes, bon Dieu ! scélérats que nous sommes !

ALBERT.

Contez-moi donc cela.

DUBOSQUET.

Non pas !... au fait, entre hommes...  
 Une blonde, monsieur ! sous un domino noir !  
 J'ai mis passer près d'elle, un peu plus, sans la voir :  
 Mais elle... m'avait vu !... Ses yeux pleins d'éloquence  
 Semblaient m'enhardir, et m'absoudre d'avance,  
 Et je ne sais comment, soudain, en moins de rien,  
 Elle se fit que son bras reposait sur le mien.

ALBERT.

Bravo !

DUBOSQUET.

J'étais surpris un peu, je le confesse.

ALBERT.

On le gerait à moins.

DUBOSQUET.

Mais, usant de finesse,  
Je l'amène à me dire et son âge et son nom...  
Vicomtesse et vingt ans!...

ALBERT, à part.

Quand on prend du galon...

DUBOSQUET.

Jeune, aimable, jol'e, et par-dessus titrée!...  
Nous n'étions pas, monsieur, au tiers de la soirée  
Quelle me racontait sa vie et ses douleurs...  
Elle a beaucoup souffert.

ALBERT.

Bah!

DUBOSQUET.

Elle eut des malheurs...

Un père général, mort sur le champ de gloire :  
Un mari qui jouait... bref c'est toute une histoire,  
Qu'elle doit en détail plus tard me raconter ;  
Car elle m'autorise à l'aller visiter.

ALBERT.

Mais, permettez, mon cher, c'est là quelque intrigante.

DUBOSQUET.

Intrigante!... allons donc! Elle avait sa suivante :  
Fille de général! vicomtesse!... et ce soir...  
Preuve qu'elle dit vrai, je dois aller la voir...

ALBERT.

Ce soir! quand il s'agit de votre mariage!

DUBOSQUET.

C'est le cas de filer... on va fermer la cage...  
Puis, d'ailleurs, vous savez... comme dit la chanson,  
Il faut tâter d'abord des plaisirs de garçon...



Dam! on nous a sevrés quand nous n'avions pas l'âge;  
 La province nous tient dans un tel esclavage,  
 Qu'on éprouve, ma foi! double félicité  
 A braconner loin d'elle un peu de liberté.

ALBERT.

Votre future?

DUBOSQUET.

Eh bien?

ALBERT.

Vous l'aimez, je suppose,

Puisque vous l'épousez?...

DUBOSQUET.

Pour ça c'est autre chose!

On raisonne chez nous; et bien fou, sur l'honneur,  
 Qui fait du mariage une affaire de cœur;  
 Montez donc un ménage, en conjuguant: — Je t'aime...  
 On court à l'hôpital avec un tel système:  
 L'amour produit parfois son intérêt... légal,  
 Mais l'hymen bien placé doit être un capital...  
 Qu! nous ne sommes pas si naïfs qu'on le pense!

ALBERT.

Cela se voit de reste.

DUBOSQUET.

On a l'expérience.

ALBERT, à part.

Et puis, fiez-vous donc aux collectionneurs  
 D'oiseaux, de papillons, d'insectes et de fleurs!

## SCÈNE III

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL, entrant par le fond. Il a un verre de punch à la main.  
 Mais, mon cher Dubosquet, le quadrille commence:  
 Ma fille se plaindra de votre négligence.

DUBOSQUET.

Tiens!.. je n'y pensais plus: nous causions là si bien!

ALBERT, à part.

C'est fâcheux de troubler un si grave entretien!

DUVAL.

Vous paraissez docile aux conseils qu'on vous donne.

ALBERT, riant.

Oh! monsieur n'a besoin des conseils de personne.

DUBOSQUET.

Certes!... je n'ai besoin...

DUVAL.

Allons, vous avez tort:

Aux fautes du passé, n'ajoutez pas encor.

DUBOSQUET.

Quelles fautes?

DUVAL.

Parbleu! feignez donc l'innocence:

Ce bal de l'Opéra...

DUBOSQUET.

Ce n'est pas ce qu'on pense.

Et monsieur vous dira...

ALBERT.

Que c'est resplendissant!

Un coup d'œil admirable, un luxe ravissant;

Un mélange de fleurs, de diamants, de soie;

Un centre éblouissant d'où rayonnent la joie,

Le plaisir, la folie, avec le mouvement;

Où vient s'épanouir dans un cercle charmant

Tout ce qu'on peut rêver de grâce, d'élégance,

De beauté, de jeunesse et de magnificence...

Sous chaque domino s'abrite une candeur:

On y voit la vertu polker en débardeur,

Et l'on y peut trouver au fond d'une baignoire

Des filles de héros tombés au champ de gloire.

DUBOSQUET.

Est-ce un crime, après tout, qu'un bal de l'Opéra ?

DUVAL, prenant un verre de punch dans le plateau qui passe.  
Crime !

ALBERT.

Le mot est fort.

DUVAL, buvant.  
Je ne dis pas cela.

ALBERT.

Et quand vous étiez jeune...

DUVAL, avec orgueil.  
On en valait un autre...

(Vertueusement.)

Mais pourtant !...

DUBOSQUET.

Votre temps rendrait des points au nôtre.

DUVAL.

Eh ! eh !

ALBERT.

L'oncle Lambert m'a dit deux mots, je croi,  
Le l'époque où, tous deux, vous faisiez votre droit.

DUVAL, s'abandonnant.

Vi fô nous allions bien... nous avions la jeunesse...  
Du argent, mais l'ardeur, éternelle richesse,  
Que sans les marchander, payait tous nos bonheurs...  
L'on d'attendre les fruits, nous moissonnions les fleurs ;  
Nos frichons nos blés verts, c'était le temps des roses,  
Et l'espoir beau soleil, riait sur toutes choses...  
Et ce soleil-là, toujours il resplendit.  
Et c'est un souvenir qui nous ragaillardit !

DUBOSQUET.

Alors vous voyez bien !

DUVAL.

Je n'en fais pas mystère :  
Comptez pas un chartreux parce qu'on est notaire.

Et que je donnerais aujourd'hui de contrats  
 Pour un de ceux qu'alors on n'enregistrait pas!  
 (Un second plateau passe.)

ALBERT, prenant un verre.

Un peu de punch, monsieur.

DUVAL, l'imitant.

Je bois à la jeunesse!

ALBERT.

Aux joyeux souvenirs...

DUVAL.

Joyeux, je le confesse.

ALBERT.

Aux amours d'autrefois...

DUVAL, étourdiment.

A celles d'aujourd'hui!

ALBERT.

Ah ! bah !

DUVAL, à demi-voix.

Ne parlons pas de cela devant lui !

Mais le notariat, là-bas, serait trop drôle,  
 Si nous n'avions, parfois, certains droits de contrôle.

ALBERT.

Vraiment !

DUVAL.

Motus, mon cher !... nos actes sont secrets :  
 En dehors du client nos dossiers sont muets.

ALBERT, voyant venir.

Ah ! madame Duval.

DUBOSQUET, à part.

Toujours la belle-mère !

DUVAL, avec un soupir.

C'est mon premier contrat fait par-devant notaire.

ALBERT.

Document enregistré.

DUBOSQUET.

Comme dit la chanson :

« On s'en passait naguère ! »

DUVAL, étourdiment.

Et l'on avait raison,

Non, non !... on avait tort ! chut ! respect à l'épouse !

DUBOSQUET.

Qui ne badine pas !

ALBERT, bas à Dubosquet,

Est-ce qu'elle est jalouse ?

DUBOSQUET, bas à Albert.

Un figre !

DUVAL, avec regret.

Allez danser !

ALBERT, à part.

Je comprends... (haut.) Dubosquet,

Je vous fais vis-à-vis.

DUVAL, à part.

Moi, je vais au buffet,

Manger, en soupant, le beau sexe .. à distance.

ALBERT, entraînant Dubosquet.

Mais votre future attend sa contredanse.

DUBOSQUET, bas à Albert.

Oui, mais, mon rendez-vous ? C'est que j'ai bien promis.

DUVAL, à part, les montrant tous deux.

Je vis aussi vingt ans, quand j'adorais Paris !

[Albert sort avec Dubosquet.]

## SCÈNE IV

MADAME DUVAL, DUVAL.

MADAME DUVAL, entrant.

Il fait une chaleur!...

DUVAL.

La soirée est fort belle.

MADAME DUVAL, s'asseyant.

On en donne chez nous qui valent autant qu'elle.

DUVAL.

Les rafraîchissements, toujours, ne manquent pas.

MADAME DUVAL.

On n'en a pas ici, mon Dieu, plus que là-bas.

DUVAL.

Oui, mais les glaces?...

MADAME DUVAL.

Bon! une belle merveille!

Là-bas! on nous en fait, quand il gèle la veille.

DUVAL.

Et les toilettes, hein?

MADAME DUVAL.

Bah! du rose et du bleu;

Tout comme dans nos bals.

DUVAL.

C'est vrai, j'en fais l'aveu!

Mais nos femmes, pourtant, n'ont pas cette tournure,

Ce charme naturel, cette désinvolture,

Cette grâce, cet air; puis ce je ne sais quoi

Qui fait qu'on les admire, et sans savoir pourquoi.

MADAME DUVAL.

Très-bien! enflammez-vous : cela sied à votre âge.

DUVAL, à part.

Mais de je m'oubliais... (haut.) Mais non... je rends hommage...

MADAME DUVAL.

A quoi donc ? au marchand qui leur vend la fraîcheur ?

On se peint le visage, aussi bien que le cœur.

Ce charme naturel est un vernis factice :

Ces grâces un calcul, cet air un artifice.

DUVAL.

Mais...

MADAME DUVAL.

Tout cela s'achète ainsi que les bijoux.

DUVAL, à part.

On achète donc bien cher, qu'on n'en vend pas chez nous !

MADAME DUVAL, se levant.

Les folles que j'ai jamais n'arrête la dépense !...

Mais n'avez donc pas vu votre fille qui danse ?

DUVAL.

Elle est bien mise...

MADAME DUVAL.

Eh mais... rien que pour ses volants,

Son robe d'organdi me coûte cinq cents francs ;

Et puis... elle bien mieux son air simple et modeste

Que ce ton d'assurance et même presque leste,

Qu'elle te fait Marie, en faisant les honneurs.

DUVAL.

Sans compter qu'elle cause avec tous ses danseurs !

MADAME DUVAL.

Et son jeune cousin ? est-il en bonne voie ?

DUVAL.

Il se suit comme une ombre.

MADAME DUVAL, avec indignation.

Et mieux... il la tutoie !

DUVAL.

Et puis, après cela, parbleu ! soyez surpris,

De la fragilité des femmes de Paris !...

MADAME DUVAL.

Et ces Parisiens sont d'une impertinence!

DUVAL.

C'est un affreux pays!

MADAME DUVAL.

N'ont-ils pas l'insolence  
D'appeler notre endroit la campagne.

DUVAL.

Comment?

MADAME DUVAL.

Un monsieur, devant moi, le disait hautement.

DUVAL.

Je les trouve charmants avec leurs épigrammes!  
Une cité comptant trois mille deux cents âmes :  
Ayant hôtel de ville avec son tribunal,  
Juge de paix, pompiers, collège communal !  
Où l'on parle, ma foi, de bâtir un théâtre :  
Ville où faillit, jadis, s'arrêter Henri quatre !

MADAME DUVAL, avec sentiment.

Où nous aurons un jour peut-être garnison !

DUVAL.

Le manque de caserne est la seule raison...  
Nommer cela campagne! !...

## SCÈNE V

LES MÊMES, LAMBERT.

MADAME DUVAL, voyant entrer Lambert.

Ah ! qu'on vous complimente,  
Monsieur, votre soirée est vraiment ravissante :  
Nous en faisons l'éloge avec monsieur Duval.

LAMBERT.

Oh! Marie est très-forte en matière de bal;  
C'est elle qui fait tout : elle ordonne, organise,  
Et règle tout cela, sans que je le lui dise :  
C'est le seul intendant de mes menus plaisirs.

MADAME DUVAL.

Le qui, je crois, va bien à ses propres désirs.

LAMBERT.

Quant à cela, c'est juste... Elle adore la danse;  
Et ne s'en cache pas... Claire non plus, je pense.

MADAME DUVAL.

Oh! elle n'y tient pas : elle aime tout autant  
Les paisibles douceurs d'un plaisir moins bruyant.

DUVAL.

Et surtout aujourd'hui, ne connaissant personne.

LAMBERT.

Et comment déjà quelqu'un, je le soupçonne...  
Tout à l'heure, un danseur traversant le salon,  
Et la voyant passer a prononcé son nom...  
Vous du reste, tenez... là-bas, près de la porte...  
C'est là que se tient un dans le salon du fond.

DUVAL, regardant.

Ah! problème!... c'est étrange! et la surprise est forte!

(A sa femme.)

Dites-moi un peu qui c'est?

LAMBERT.

Vous le connaissez donc?

DUVAL.

Mais quel de Vito poux?...

MADAME DUVAL, a part.

Gaston!

DUVAL, à sa femme.

Ce cher Gaston...

Je ne m'attendais pas à le voir, sur mon âme!

Un cavalier charmant; n'est-il pas vrai, ma femme?

Pendant tout son semestre il a fait mon piquet ;  
Il venait tous les jours ; jamais il n'y manquait.

MADAME DUVAL, à part.

Quel homme !

LAMBERT.

Un esprit droit, une âme peu commune,  
Et... ce qui n'ôte rien, une belle fortune.

DUVAL.

Bah ! nous ne savions pas... au fait, nous aurions su...

(A sa femme.)

N'est-il pas vrai ? pour Claire, il nous eût convenu.

MADAME DUVAL, à Lambert, avec inquiétude.

Rentrons-nous dans le bal ?

LAMBERT.

Très-volontiers, madame.

Veillez prendre mon bras.

DUVAL.

Va... pilote ma femme.

MADAME DUVAL, à part.

Il se disait absent... Ah ! il me trompait donc ?

(Lambert lui offre le bras et sort avec elle.)

DUVAL, seul.

Je ferai mon piquet avec ce cher Gaston !

(Il sort par la droite.)

## SCÈNE VI

ALBERT, GASTON.

ALBERT, entrant par la gauche.

En vérité, Gaston, l'aventure est fort drôle !

GASTON.

Mais, non ; c'est une erreur.

ALBERT.

Jouez donc votre rôle,  
 Dimentez-vous vous-même, et faites le discret :  
 Dix personnes déjà savent votre secret...  
 Une tendre héroïne, à la fleur de son âge,  
 Prête à courber le front au joug du mariage,  
 A l'aspect du danger, recule tout à coup :  
 Et c'est vous qu'on choisit, pour mieux parer le coup.

GASTON.

Mais qui donc vous a dit ?

ALBERT.

Mon Dieu ! c'est le vicomte.

GASTON.

Je ne l'ai dit qu'à lui.

ALBERT.

Donc ce n'est pas un conte !...  
 Le j'ai de ceci, c'est qu'adoré tout bas,  
 De cet amour latent vous ne vous doutiez pas.

GASTON.

Cette indiscretion...

ALBERT.

Indiscret le vicomte !  
 Il parle à demi-voix, lorsqu'il vous le raconte...  
 Du reste, on a beau faire, il ne dit pas le nom.

GASTON.

Il n'a nommé personne, au moins ?

ALBERT.

Eh ! mon Dieu, non.

Il ne manque au récit que cela.

GASTON, à part.

Je respire !

ALBERT.

Mais est-ce nous, très-cher, vous allez me le dire ?

GASTON.

Qui, moi? n'y comptez pas.

ALBERT.

Je n'y tiens pas beaucoup :

Mais, discret avec moi!

GASTON.

Mais, avec vous surtout.

ALBERT.

Alors, je la connais?

GASTON.

Brisons là, je vous prie.

Je blâme le vicomte et son étourderie...

Une femme est en jeu... serais-je homme d'honneur

Si j'allais abuser, même de son erreur.

ALBERT.

Diable! c'est sérieux! dès lors, je vous approuve...

Sans rancune : on m'attend; bientôt je vous retrouve ;

Je suis, comme neveu, de service ce soir :

Je danse par ordre...

GASTON.

Ah!

ALBERT.

Mon cher, c'est un devoir

Que m'inflige aujourd'hui ma cousine Marie ;

Je suis voué par elle à la tapisserie :

Un quadrille forcé qu'on m'a mis sur les bras.

GASTON.

Et qui donc?

ALBERT.

Une Agnès... vous ne connaissez pas.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE VII

GASTON, seul.

Plus à Dieu que jamais je ne l'eusse connue !  
Si c'est là cette Agnès, j'admire l'ingénue.  
Sa lettre est incroyable !... écrire !... écrire à moi !  
Quel est donc son motif ? je ne vois pas pourquoi.  
J'ai beau chercher... jamais ni geste, ni parole  
N'ont pu légitimer cette demande folle...  
Il est vrai que, pour fuir l'ennui de garnison,  
Je me fis un instant l'hôte de leur maison.  
Bien reçu du mari, bien reçu de la femme,  
Je voulais l'amitié... rien de plus sur mon âme !  
Et sans mérite aucun, j'ai toujours respecté  
En toi sainte à mes yeux de l'hospitalité !  
Un jour, je m'aperçus que le cœur de la mère  
Était pour elle-même un lien moins austère :  
Je vous ai été poli... galant, c'était permis.  
Mais, j'étais honnête homme, et, dès lors, je partis...  
Et voici qu'à son tour, aujourd'hui, c'est la fille...  
Je fus donc mal compris de toute la famille ?  
Avec ces yeux baissés et ces airs de candeur,  
Qui pouvait soupçonner ce mystère trompeur ?  
Voyez bien mes Agnès ! on les style, on les dresse ;  
On s'est fait concourir pour des prix de sagesse...  
Faites donc élever vos filles au couvent,  
Pour voir ces accessits tourner au premier vent.

## SCÈNE VIII

GASTON, MARIE.

MARIE, entrant par la droite.

Ah ! monsieur, je vous trouve...

GASTON.

Et quoi ! mademoiselle ?

MARIE, hésitant.

Monsieur, ma mission va vous sembler nouvelle ;  
Il s'agit d'un secret qui touche votre cœur,  
Et l'on m'envoie à vous comme un ambassadeur...

GASTON.

Un secret?... avec vous...

MARIE.

Et de plus avec Claire.

GASTON.

Ah ! mon Dieu ! mais alors, ce n'est plus un mystère ?

MARIE.

Rassurez-vous, monsieur : c'est toujours un secret  
Que partage avec vous un confident discret...  
Ma démarche est étrange ; elle doit le paraître,  
Mais, seule, je pouvais l'entreprendre peut-être,  
Puisque, seule, aujourd'hui, qu'il en est temps encor,  
Je sais que Claire souffre et pleure sur son sort.

GASTON, à part.

La suite du roman !... (haut.) Mademoiselle Claire  
Est de celles sans doute à qui l'on voudrait pla'ire...

MARIE.

Vous lui plaisez, monsieur.

GASTON.

Certes! c'est très-flatteur :  
Je voudrais mériter une telle faveur,  
Mais j'ai beau regarder dans le fond de mon âme. .

MARIE.

Comment?

GASTON.

Mademoiselle, en prenant une femme,  
Je voudrais m'engager à faire son bonheur.

MARIE.

Où! mais ce bonheur-là dépend de vous, monsieur.

GASTON.

Je n'ai jamais rien dit qui pût lui faire croire...

MARIE.

Sa mère, cependant, si j'ai bonne mémoire,  
Comme elle, avait nourri ce rêve d'avenir,  
Et même elle fut triste en vous voyant partir.

GASTON.

Pardon .. mais je ne puis... vous ne pourriez comprendre. .

MARIE.

Mais, vous ne l'aimez pas, si je sais vous entendre!  
Avez! où peut venir une semblable erreur?  
On peut donc se tromper avec les yeux du cœur?

GASTON.

Mon Dieu! mademoiselle, il est certains mystères  
Et on ignore ici les secrètes misères ;  
L'existence, à Paris, laisse peu de moments,  
Aux rapides progrès de tels égarements...  
Et la jeune fille a les devoirs du monde,  
La culture des arts, source toujours féconde ;

Elle a, pour se distraire, un immense horizon ;  
 Tout, jusqu'à ses plaisirs occupe sa raison...  
 Mais, là-bas, dans ce calme entouré de silence  
 Dont la monotonie absorbe l'existence ;  
 Dans ce ciel immobile et qui paraît si pur,  
 Un souffle tiède et lourd pèse à travers l'azur :  
 La vie est rétrécie, on veut l'air et l'espace ;  
 On prend pour la fraîcheur le nuage qui passe  
 Et dans l'isolement de ce calme trompeur,  
 Rien ne vient détourner les orages du cœur.  
 L'ennui conseille mal : on rêve des chimères,  
 On fait pour l'avenir des plans imaginaires,  
 Et, dans tout inconnu trouvé sur son chemin,  
 On soupçonne un héros qu'on aimera demain...  
 Voilà comme il se fait que, sans être coupable,  
 Le cœur bâtit parfois des projets sur le sable ;  
 Cette erreur n'est pas rare, et je m'explique ainsi,  
 Tout en le regrettant, ce qui se passe ici.

MARIE.

Mais, monsieur, cette lettre ?

GASTON.

Est, certe, une imprudence :

Un fat aurait beau jeu dans cette circonstance ;  
 Mais je ne le suis pas, et, comme je le doi,  
 Je suis prêt à la rendre.

MARIE.

Oh ! oui, donnez-la-moi ;

Je la lui remettrai... Mais alors que lui dire ?

GASTON.

Pour la désabuser cela pourrait suffire ;  
 Mais un mot de ma main vaudra mieux, je le croi,  
 Pour lui bien expliquer ce pénible renvoi

MARIE.

C'est vrai.

GASTON.

Remis par vous, un semblable message  
Devient plus convenable, et n'a rien qui l'outrage.  
Vous en chargerez-vous ?

MARIE.

Hélas! il le faut bien.

GASTON.

Et, maintenant, pardon, pour ce grave entretien,  
Il est fort important que sa mère l'ignore.

MARIE.

La mienne le saurait, si je l'avais eue encore :

GASTON.

Je vous approuverais, et vous auriez raison ;  
Mais, ici, cet aveu serait hors de saison :  
Il perdrait tout.

MARIE

Dès lors...

GASTON, saluant.

Aussi je me retire.

MARIE.

Et la lettre, monsieur ?

GASTON.

Chez moi, j'irai l'écrire...

(Monsieur Duval paraît au fond et écoute.)

Pour voir monsieur Duval, je dois venir demain :  
Où vous retrouverai-je ?

MARIE.

Ici ?

(Elle se dirige vers la porte de droite.)

GASTON.

Demain matin.

(Il va à la porte de gauche; tous deux sortent par différents côtés.)

## SCÈNE IX

MADAME DUVAL, seule.

(Entrant par le fond; elle les regarde s'éloigner.)

Gaston !... un rendez-vous ! je comprends son absence,  
 Il ne m'a pas laissé longtemps mon espérance !...  
 Ce n'est pas une erreur, et j'ai bien entendu ;  
 Je n'en puis plus douter. . Demain !... c'est convenu.  
 Eh bien ! soit... Et Lambert qui nous vante sa fille,  
 Dont la candeur rayonne et l'innocence brille !...  
 L'innocence à Paris !... à peine dix-sept ans !...  
 Tout mûrit vite ici. . l'on récolte au printemps.

## SCÈNE X

MADAME DUVAL, ALBERT.

ALBERT.

Ah ! pardon ! je croyais, ici, trouver Marie.

MADAME DUVAL.

Elle sort à l'instant... et même je parie  
 Que, sans mon arrivée, elle y serait encor.

ALBERT, galamment.

J'aurais cru le contraire...

MADAME DUVAL.

Oh ! mais, sans grand effort,  
 Je comprends qu'à son âge on ait des préférences,  
 Et j'excuse en ceci même les imprudences.

ALBERT.

C'est peut-être pousser l'indulgence un peu loin ;  
Mais, Marie, à coup sûr, n'en aura pas besoin.

MADAME DUVAL.

Oh! mon Dieu! dans un bal, où tout enivre et charme,  
Rien n'est plus naturel : j'en conçois peu d'alarme,  
Et j'admets volontiers qu'on puisse, à la rigueur,  
A ces entraînements abandonner son cœur.

ALBERT.

C'est vrai... puis elle est seule à seconder son père ;  
Maîtresse de maison, elle a beaucoup à faire...  
Instant...

MADAME DUVAL, avec méchanceté.

Quant à cela son amabilité  
Fait fort bien les honneurs de l'hospitalité.

ALBERT.

Elle en a l'habitude, et n'ayant plus sa mère...

MADAME DUVAL.

Où... c'est là le malheur! et seule sur la terre  
A l'âge où les conseils devraient la diriger,  
Elle peut moins qu'une autre échapper au danger.

ALBERT.

Le danger?... Oh! Marie ici n'a rien à craindre...  
Qui peut la menacer, et qui pourrait l'atteindre?  
Elle a pour protéger sa naïve candeur,  
L'instinct de la vertu, l'honnêteté du cœur ;  
Avec cela, madame, eût-on perdu sa mère,  
Une fille jamais n'est seule sur la terre ;  
Car, imposant silence au calomniateur,  
Le respect de chacun escorte son honneur.

MADAME DUVAL.

Cependant...

ALBERT.

En tout cas, ce guide que pour elle  
Avec tant de ferveur désire votre zèle,  
A son isolement ne fera pas défaut.

MADAME DUVAL.

Un mari?

ALBERT.

Justement ! et ce sera bientôt.

MADAME DUVAL, à part.

Quoi ! ... Gaston songerait... (haut affectant le calme.)

Maintenant je devine,

Et cesse d'accuser, monsieur, votre cousine ;  
Tel acte qui choquait semble moins déplacé,  
Et devient légitime... avec un fiancé.

ALBERT.

Quel acte?

MADAME DUVAL.

Oh ! tout d'abord, cela paraît blâmable ;  
Mais le fait expliqué, mon Dieu, c'est excusable ;  
Pour le mari futur auquel on va s'unir.  
Il est parfois permis .. d'escompter l'avenir.

ALBERT.

Je ne vous comprends pas, et je n'admets pas même  
De pareils sentiments près de celle qu'on aime.

MADAME DUVAL, plus décidée.

Monsieur de Mirepoix ne pense pas ainsi,  
Et Marie a paru l'approuver en ceci.

ALBERT.

Marie !

MADAME DUVAL.

Eh oui, monsieur...

ALBERT.

Mais, que voulez-vous dire?

MADAME DUVAL.

Je ne dis rien, mon sieur, ne voulant pas médire.

ALBERT. très-gravement.

Madame, permettez... depuis un long moment...  
Nous jouons sur les mots; parlons donc franchement,  
J'aime le droit chemin... dites-moi, je vous prie,  
Qu'il a de commun, enfin, Gaston avec Marie?

MADAME DUVAL.

Mais comme fiancés, ils étaient là tous deux  
Enfant des importuns les regards curieux;  
Ils causaient d'une voix qui m'a paru fort tendre...  
De leur charmant secret, je n'ai pu rien entendre...  
Ils se parlaient si bas... Eux, c'était différent,  
Lorente entend toujours ce que le cœur comprend.

ALBERT.

Alors, vous plaisantez, n'est-il pas vrai, madame?

MADAME DUVAL.

Plaisanter! et pourquoi? j'abhorre l'épigramme.

ALBERT.

En bien! c'est que vous-même alors aurez mal vu.

MADAME DUVAL.

Il est pourtant un mot que j'ai bien entendu...  
Il est de ceux, hélas! qu'en mère de famille,  
On répète toujours chez une jeune fille;  
Mais pas prononcé, bien qu'on ait combattu,  
La victoire jamais ne reste à la vertu.

ALBERT.

Mais expliquez, madame, expliquez vous, de grâce!

MADAME DUVAL.

Ce mot-là dit ici, par elle, à cette place.  
C'est un *oui*, ré, oudu sans le moindre courroux,  
Et l'indication d'un tendre rendez-vous?

ALBERT.

Cela n'est pas.

MADAME DUVAL.

Monsieur...

ALBERT.

Cela n'est pas, vous dis-je !

MADAME DUVAL.

Si je vous le prouvais ?

ALBERT.

Non ! (A part.) Mais c'est un vertige !  
C'est un rêve !... pourtant, ce qu'on se dit tout bas,  
Cette femme inconnue, et qu'on ne nomme pas !  
Dont il cache le nom, surtout à moi !... c'est elle !  
Oh non ! ce n'est pas vrai ! non ; Marie infidèle !  
Cela ne peut pas être !... et je ris maintenant,  
De ces quelques propos tenus en badinant.

## SCENE XI

LES MÊMES, DUVAL, DUBOSQUET.

DUBOSQUET.

Je vous dis qu'on m'attend.

DUVAL.

Je sais ce qui se passe.

DUBOSQUET.

D'un pareil esclavage, à la fin je me lasse !

MADAME DUVAL.

Mais de quoi s'agit-il ?

DUBOSQUET, à part.

Allons bon ! deux contre un !

DUVAL.

Monsieur veut s'en aller.

MADAME DUVAL.

L'instant est opportun :  
Lorsque pour vous ici l'on donne cette fête.

DUBOSQUET.

Pour moi ?

DUVAL.

Pour célébrer votre hymen qui s'apprête.

DUBOSQUET, à part.

Il est beau mon hymen !

DUVAL.

Et, sans en avoir l'air,  
Je l'ai surpris, là-bas, jouant un jeu d'enfer.

MADAME DUVAL.

Vous jouez ?

DUVAL.

Certe ! il doit perdre une somme folle.

DUBOSQUET, à part.

Je perds sept francs vingt-cinq.

DUVAL.

Sans compter qu'on le vole :  
Contre des inconnus il tient tous les paris !  
Et qui sait que d'escrocs se cachent dans Paris !

DUBOSQUET.

Les escrocs, en soirée ?

DUVAL.

Eh ! le monde en fourmille.

MADAME DUVAL.

Mais, alors, il va donc ruiner notre fille !

DUBOSQUET, à part.

Ah ! vous qui finit par m'ennuyer un peu.

DUVAL, à part.

C'est complet !... l'Opéra, puis maintenant le jeu !

DUBOSQUET, à part.

Ma vicomtesse, au moins, n'a pas tant d'exigence !

ALBERT, brusquement à Dubosquet.

Avez-vous vu Gaston !

DUBOSQUET.

Il est là-bas : il danse.

ALBERT.

Avec Marie ?

DUBOSQUET.

Eh ! oui...

ALBERT, à part.

Marie ! Ah ! c'est trop fort !

DUVAL, à part.

Ah ! Gaston ! c'est parfait ! Il en est temps encor...

Au fait, Lambert nous dit qu'il a de la fortune.

ALBERT, à part.

Tandis que je suis là, l'audace est peu commun.

DUVAL, à part.

C'est que ce gendre-là nous conviendrait bien mieux.

MADAME DUVAL, voyant entrer Gaston et Marie, à part.

Je n'en puis plus douter en voyant de mes yeux.

DUVAL, à part.

Justement, le voici : ma foi !

(Il se dispose à parler à Gaston.)

## SCÈNE XII

LES MÈMES, GASTON, MARIE.

ALBERT, voyant Gaston qui donne le bras à Marie.

Toujours ensemble!

GASTON, saluant Marie, qu'il a fait danser.

Merci, mademoiselle.

(Marie quitte son bras et le salue.)

MADAME DUVAL bas, à Albert.

Eh bien! que vous en semble?

MARIE, s'asseyant.

Ah! maintenant, je crois, j'ai le droit de m'asseoir!  
Je n'ai laissé passer qu'un quadrille ce soir.

(À Albert.)

Et c'est celui d'Albert, oublié, j'imagine...

Et monsieur, que c'est laid d'oublier sa cousine!

ALBERT.

Un autre, je le vois, a su me remplacer.

MARIE.

Mais sans monsieur Gaston, je n'aurais pu danser.

MADAME DUVAL, à Gaston.

Monsieur danse!... ah! vraiment! c'est preuve de courage.

À peine de retour, après un... long voyage.

DUVAL.

Enfin depuis un grand mois, ma chère, il est ici.

Comment de me le dire; n'est-ce pas, cher ami?

GASTON.

En effet, je devais faire une courte absence.

Un rendez-vous d'affaire exigeait ma présence.

G.

Mais un ordre reçu juste au dernier moment,  
M'a forcé de rester encore au régiment.

MADAME DUVAL.

Chacun sait, il est vrai, que tous les militaires,  
Par goût et par état sont des hommes d'affaires.

GASTON, galamment.

En vous voyant ici, je suis dédommagé.

ALBERT, à part.

Je comprends maintenant ses refus de congé!

MARIE, allant à Albert.

Allons, faisons la paix, monsieur... je te pardonne.  
(Elle lui tend la main.)

Tu refuses ma main, lorsque je te la donne!  
Oh! le boudeur! Eh quoi! tu détournes les yeux!

ALBERT, s'éloignant.

Laissez-moi!

MARIE, étonnée.

Laissez-moi! Mais c'est donc sérieux?

### SCÈNE XIII

LES MÊMES, LAMBERT, CLAIRE.

LAMBERT entre en donnant le bras à Claire.

Eh bien! tous fatigués? Déjà l'on se repose;  
On ne va pas encore se coucher, je suppose? •

DUVAL.

Dam! mon cher, il est temps, il est une heure et quart.

DUBOSQUET, regardant sa montre.

Diable ! mon rendez-vous ?

MARIE, à part, regardant Albert.

Qu'a-t-il donc ?

DUBOSQUET.

Il est tard.

DUVAL.

C'est que, chez nous, à moins de raisons très-majeures,  
Jamais nos plus grands bals ne dépassent onze heures.

MADAME DUVAL, à sa fille, qui parle à Marie.

Clare, venez ici, restez donc près de moi.

(A Duval.)

Un seul mauvais conseil peut fausser un cœur droit.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE, à Dubosquet.

Monsieur, on vous demande en bas.

DUBOSQUET, bas.

Tais-toi, Jeannette.

MADAME DUVAL.

De quoi s'agit-il ?

JEANNETTE.

C'est...

DUBOSQUET.

Silence. (A part.) Est-elle bête !

(Haut.)

Al. c'est mon parapluie...

MADAME DUVAL.

Eh bien !

DUBOSQUET.

Eh bien ! c'est clair..

Mon parapluie à canne, en taffetas gros vert ;  
Je l'avais oublié... quelqu'un me le rapporte.

JEANNETTE.

Avec une voiture.

DUVAL.

Hein !

JEANNETTE.

Elle est à la porte.

DUBOSQUET, vivement.

C'est ça !... dans la voiture... oublié ce matin !

(A part.)

Diable ! ma vicomtesse !... on y perd son latin.

MADAME DUVAL, à part.

Ceci devient suspect !...

(A son mari.)

Monsieur Duval...

DUVAL, allant à elle.

Ma chère !

MADAME DUVAL, bas à son mari.

Il faudrait sans retard éclaircir ce mystère.

DUVAL.

Sois tranquille... à l'instant je vais voir la couleur  
Du parapluie

(Il parle bas avec sa femme.)

DUBOSQUET, à part.

Enfin !... c'est trop, sur mon honneur !

Et j'en ai bien assez... au diable! je proteste...  
 Ma foi, sauve qui peut... demain fera le reste.  
 (Il s'esquive.)

MADAME DUVAL, croyant lui parler.

Et quant à vous, monsieur... Comment, il est parti?

DUVAL.

En moins de quatre jours, Paris l'a perverti.

CLAIRE, à part, regardant Gaston.

Il ne me voit donc pas!

DUVAL, à sa femme.

On est de la Basoche,  
 Et l'en sait découvrir les anguilles sous roche.

MADAME DUVAL, bas à Gaston.

Il faut que je vous parle.

GASTON, la saluant.

Oh! mais c'est mon devoir;  
 J'espère bien avoir l'honneur de vous revoir.

ALBERT, bas à Gaston.

A quelle heure, demain, chez vous, peut-on se rendre?

GASTON, avec amitié.

Pour vous, j'y suis toujours; faudra-t-il vous attendre?

ALBERT, avec colère concentrée.

Je vous le ferai dire.

GASTON.

Eh bien, donc, au revoir...

(Saluant tout le monde.)

Messieurs.

(Bas à Marie, en s'inclinant.)

Demain matin.

(Il sort.)

ALBERT, qui a vu.

Ah ! c'était vrai !

DUVAL, à Lambert.

Bonsoir.

(Il court après Gaston.)

MARIE, à part.

Que se passe-t-il donc ?

MADAME DUVAL, avec explosion.

Viens avec moi, ma Claire,  
Et rends grâce au ciel d'avoir encore ta mère.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME

---

PETIT SALON.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DUBOSQUET, seul.

Ma fois, vive Paris, pour bien mener les choses ;  
C'est là, que les effets suivent de près les causes.  
Les affaires d'argent, les affaires de cœur,  
Tout en ce lieu charmant se traite à la vapeur...  
Une nuit de plaisir suffit pour m'en convaincre.  
Plus vite que César, j'ai su combattre et vaincre,  
Et depuis hier soir, mes rapides progrès  
M'entraînent, malgré moi, de succès en succès...  
Une comtesse ! à moi !... maison délicieuse !  
Beau monde, souper fin, réunion nombreuse ;  
C'est vraiment très-bon genre ! et je n'ai pas regret,  
Des cinq cents francs que j'ai perdus au lansquenet...  
Perdus, n'est pas le mot... c'est gagné qu'il faut dire,  
Et c'est un capital bien placé pour produire.

Au bal de l'Opéra, quand je la sus trouver,  
 Elle se faisait pauvre afin de m'éprouver ;  
 Quelques allusions m'ont fait voir le contraire...  
 Outre le majorat du général son père ;  
 Outre son arriéré, ses croix, ses pensions,  
 Sur la Californie, elle a des actions.

Il paraît que son oncle est un millionnaire  
 Qui, pour l'avantager, reste célibataire ;  
 Son parrain, vieux banquier, l'aime de tout son cœur,  
 Et c'est lui qui, dit-on, lui sert de protecteur...  
 C'est un parti superbe !... et l'on m'a fait entendre  
 Qu'il ne tenait qu'à moi d'essayer d'y prétendre...  
 Ma foi, maître Duval, comme on sait calculer,  
 Ne vous étonnez pas de me voir reculer.

(Il s'étend en bâillant sur le canapé.)

## SCÈNE II

DUBOSQUET, DUVAL.

DUVAL, à part, sans voir Dubosquet.

Pas rentré de la nuit ! l'inconduite est flagrante ;  
 J'ai bien le droit de rompre et c'est ce qui m'enchanté.

DUBOSQUET, de même.

Il faut adroitement me tirer de ceci.

DUVAL, de même.

Chacun m'approuvera.

(Le voyant.)

Justement le voici.

(Haut.)

Ah ! c'est vous, Dubosquet !... vous n'êtes pas malade ?

DUBOSQUET, se levant.

Qui ! moi ! mais pas du tout. Je me le persuade.

DUVAL.

C'est que votre concierge affirmait aujourd'hui  
Que vous n'aviez pas pu fermer l'œil de la nuit.

DUBOSQUET, à part.

Bon! voilà qu'il m'espionne.

(Haut.)

En effet, une affaire ..

J'avais à travailler.

DUVAL.

Oui, l'on a tant à faire,  
Qu'à peine on peut dormir dans ce charmant pays,  
Surtout lorsqu'on se livre au travail de Paris...  
Ce labeur est si grand, vrai! que je me demande  
Comment on peut suffire à tout ce qu'il commande?...  
Faire du jour la nuit, et de la nuit le jour;  
Boire, manger, jouer et danser tour à tour;  
Paraître au boulevard, au Bois, aux Tuileries;  
Mener de front par mois trente galanteries;  
Gaspiller son argent, son temps et son esprit,  
Puis dormir sans sommeil, manger sans appétit;  
Mettre toute sa gloire à paraître bizarre  
Et ne jamais marcher qu'armé d'un long cigare;  
Méditer tout un jour sur un vernis nouveau,  
Sur la forme d'un col, d'un gilet, d'un chapeau;  
Courir, papillonner, passer enfin... que sais-je?  
Du club au Tattersall, et du tir au manège;  
Bourgoigner des mots affreusement anglais,  
Comme si l'on craignait de paraître Français;  
Freiner un cheval, qui, souvent, vous éreinte...  
Voilà, mon cher monsieur, sans vous porter atteinte,  
Ce que votre Paris appelle le plaisir...  
Et c'est un grand travail que d'en savoir jouir.

DUBOSQUET.

Nos plaisirs de là-bas sont d'une autre nature;  
C'est un vrai paradis qu'une sous-préfecture!

DUVAL.

Dans son ordre, du moins, chaque chose se suit ;  
Le jour, on y travaille, et l'on y dort, la nuit.

DUBOSQUET.

Parbleu ! je le crois bien : la charmante existence !  
Vivre comme un ermite au milieu du silence,  
En combinant, tout seul, par quel adroit chemin  
On pourra se glisser pour vexer son voisin ;  
S'affliger des bonheurs qui surviennent aux autres,  
Comme si leurs succès humiliaient les nôtres ;  
Feindre d'aimer le calme en aspirant le bruit ;  
Crier qu'on est heureux, quand on sèche d'ennui ;  
Serrer la main des gens en leur gardant rancune ;  
N'estimer les humains qu'au taux de leur fortune ;  
Rire des dignités... et se tuer de mal,  
Pour être marguillier, ou bien municipal !  
Jalouser ses amis ; obscurcir ce qui brille ;  
Souffler le feu sacré des haines de famille ;  
Médire quelquefois, calomnier toujours  
Et faire, en écorchant, la patte de velours.  
Se coucher chaque soir quand la lune se lève,  
Pour voir tous ces ennuis se refléter en rêve ;  
Et puis, jusqu'à sa mort, l'été comme l'hiver,  
Recommencer demain ce qu'on a fait hier  
Et croire que l'on vit, parce que l'on respire...  
Voilà, mon cher monsieur, sans trop vous contredire,  
Ce que, dans notre endroit, on nomme le bonheur.  
Et c'est un fier travail, ma parole d'honneur !

DUVAL.

Cette existence-là n'est-elle pas la vôtre ?

DUBOSQUET.

Aussi, sans grand regret, j'en prendrais bien une autre.

DUVAL.

Et c'est probablement dans ce but, aujourd'hui,  
Que vous avez si bien employé votre nuit ?

DUBOSQUET.

Indirectement.

DUVAL.

Ah !

DUBOSQUET.

C'est une grave affaire.  
Dont j'ai dû m'occuper depuis hier.

DUVAL.

J'espère  
Qu'elle est bonne !

DUBOSQUET.

L'affaire ? Eh ! mais, je le crois bien :  
Elle est fort belle.

DUVAL, à part.

Il ment comme un Parisien !

(Haut.)

Et... de quoi s'agit-il ?

DUBOSQUET.

Je...

DUVAL, à part.

Son trouble est extrême.

DUBOSQUET, hésitant.

Il s'agit d'un ami, ce n'est pas pour moi-même.

DUVAL.

Je reconnais bien là vos instincts obligeants ;  
Vous savez à propos rendre service aux gens.

DUBOSQUET.

Cet ami, sur le point de faire un mariage,  
Trouve à se dégager un immense avantage,  
Et voudrait poliment... Il n'a rien arrêté...  
Et c'est à mon avis qu'il s'en est rapporté.

DUVAL.

Comme ça se rencontre!... Un père de famille  
Est à la veille aussi de marier sa fille :  
Il rêve... ah! sans esclandre, un dédit tout pareil,  
Et dans ce qu'il doit faire, il suivra mon conseil.

DUBOSQUET, à part.

M'aurait-il deviné?

DUVAL, de même.

Veut-il prendre l'avance ?

DUBOSQUET.

De vous à moi, monsieur, qu'en pensez-vous !

DUVAL.

Je pense...

Le cas est épineux.

(A part.)

Une fille à coup sûr  
Doit toujours prévenir les refus d'un futur.

DUBOSQUET.

L'ami, bien entendu, — chacun le lui conseille,  
Réclame les cadeaux, les frais et la corbeille.

DUVAL.

Permettez... si c'est lui qui rompt à son profit,  
Il abandonne tout ; plus, il paye un dédit.

DUBOSQUET.

Vous me la donnez bonne!... avec un tel usage  
On ferait un commerce alors du mariage.

DUVAL.

C'est ainsi.

DUBOSQUET.

Nous verrons !

DUVAL.

La coutume fait loi.

DUBOSQUET.

Jamais!

DUVAL.

Je plaiderais plutôt .. si c'était moi!

DUBOSQUET, à part.

Attends... je vais calmer cette sainte colère!

DUVAL, de même.

Cette coutume-là ne paraît pas lui plaire!

DUBOSQUET.

Mon oncle, que j'ai vu, du reste, pense ainsi.

DUVAL.

Votre oncle! Il est mourant.

DUBOSQUET.

Mourant! il est ici.

DUVAL.

Qui? l'oncle à l'anévrisme! Il peut marcher à peine.

DUBOSQUET.

L'anévrisme est bien loin.

DUVAL.

Comment!

DUBOSQUET.

Un phénomène!

Un médecin fameux l'a guéri, par ma foi!

Il se porte aujourd'hui tout comme vous et moi.

DUVAL.

Ali' bah! . . .

DUBOSQUET.

Eh bien?

DUVAL.

Votre oncle est très-fort en affaire;

Ce n'est pas un esprit qui juge à la légère...

Quoique son sentiment semble contraire au mien,  
L'avis le plus prudent, croyez-moi, c'est le sien.

DUBOSQUET.

Alors, vous rendriez...

DUVAL.

Tout, parbleu ! la corbeille,  
Les présents... Du moment que l'oncle le conseille.

(A part.)

Et que son anévrisme est guéri.

(Haut.)

Soyez sûr,

Qu'on ne saurait trop tôt contenter le futur.

DUBOSQUET.

Eh bien ! mais c'est charmant ! Topez là, cher beau-père.

DUVAL.

Cher gendre, touchez là. Trop heureux de vous plaire.

DUBOSQUET, à part.

Voilà ce qui s'appelle agir avec rondeur !

DUVAL, de même.

Un oncle qui guérit !... c'est un espoir qui meurt !

(Ils se donnent des poignées de main.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DUVAL.

MADAME DUVAL.

Fort bien !... Embrassez-vous... voilà de vos faiblesses ;  
Vous vous laissez aller à ses fausses promesses.

DUVAL.

Non pas ! c'est que son oncle... un malade, un vieillard...  
Qui jamais pouvait croire?... Il vient me faire part...

MADAME DUVAL, comprenant qu'il est mort.

Ah ! mon Dieu ! c'est affreux ! quelle triste nouvelle !

DUVAL.

Mais non...

MADAME DUVAL, bas à son mari.

C'est qu'à présent sa fortune est très-belle !

(Haut.)

Un homme si parfait, si bon, si plein de cœur!...

Ah ! nous partageons bien votre juste douleur !

DUVAL.

Laisse-moi...

MADAME DUVAL.

Taisez-vous ! Il faut prévenir Claire ;

L'oncle dont on hérite est comme un second père

Dont on doit en pleurant honorer le cercueil...

Ah ! il faudrait songer aux toilettes de deuil.

DUBOSQUET.

Le mérite, vivant rarement se célèbre,

Mon oncle sera fier de l'oraison funèbre.

MADAME DUVAL.

Comment ?

DUVAL.

On l'a guéri, traité, ressuscité,

Et pour vingt ans au moins, il reprend la santé.

MADAME DUVAL.

Que me dites-vous là ?

DUBOSQUET.

La vérité, madame.

DUVAL.

Tu pleures sans savoir!

DUBOSQUET, riant.

Mais c'est d'une belle âme.

MADAME DUVAL.

Un homme condamné, qu'on m'affirmait hier  
Pouvoir aller au plus un mois!

DUBOSQUET.

Il est si vert!

MADAME DUVAL.

N'allez pas croire au moins que ce soit l'héritage  
Qui... mais on réfléchit, et, pour le mariage,  
Claire est bien jeune encor. . Bref, c'est avec regret  
Que nous abandonnons notre premier projet.

DUVAL.

Oui; nous a-ban-don-nons...

DUBOSQUET.

J'abandonne moi-même.

DUVAL, bas, à sa femme.

Mais, dis donc, cette fois, ça nous fait le cinquième!

MADAME DUVAL.

Tout est donc pour le mieux.

DUBOSQUET.

Charmé de votre accueil.

(A part.)

Elle allait ajouter les toilettes de deuil!

MADAME DUVAL.

Je ne vous retiens pas.

DUBOSQUET.

Vous permettez, madame?

MADAME DUVAL.

Comment donc?... L'Opéra sans doute vous réclame.

DUBOSQUET.

Vous m'y faites songer.

MADAME DUVAL, saluant.

Monsieur...

DUVAL, de même.

J'ai bien l'honneur...

DUBOSQUET, après avoir salué.

(A part.)

Cet anévrisme-là leur fait grand mal au cœur !

(Il sort.)

SCÈNE IV

DUVAL, MADAME DUVAL.

DUVAL.

Eh bien ! j'en suis charmé : cela me met à l'aise  
Et je puis m'occuper d'un gendre qui me plaise.

MADAME DUVAL, préoccupée.

Monsieur Gaston, je crois, doit venir ce matin ?

DUVAL.

Tu m'as donc deviné ?

MADAME DUVAL.

Deviné ?

DUVAL.

C'est certain.

Sans que je dise rien, tu sais déjà comprendre  
Que c'est ce cher Gaston que je rêve pour gendre.

MADAME DUVAL.

Qui?... lui... vous êtes fou !

DUVAL.

Allons donc!... et pourquoi?...  
Il a de la fortune ; il te plaît comme à moi.

MADAME DUVAL, à part.

Moi, consentir? jamais!

(Haut.)

Au reste, il se marie :  
Son mariage est fait, dit-on, avec Marie.

DUVAL.

Ah! bah!

(A part.)

Ça fait donc six que j'échappe en un an!

MADAME DUVAL.

Et puis, Claire, après tout est encore un enfant.

DUVAL.

Merci bien! vingt-deux ans!

(a part.)

Eh! mais, j'y pense...  
Albert est libre, alors?... et je bénis la chance!

MADAME DUVAL, agitée et à part.

Gaston! c'est impossible!

DUVAL, à part.

Il est charmant Albert :

Son avenir est sûr, à ce que dit Lambert.  
Ma foi, qui sait? je vais le voir sans plus attendre...  
On rirait, si là-bas, je revenais sans gendre ;  
Mais quel triomphe aussi! quels jaloux! quel éclat!  
Si je leur ramenaï un conseiller d'État!

(Il cherche son chapeau.)

MADAME DUVAL, à part.

Ah! nous sommes parfois moins naïfs qu'on le pense :  
Je veux de leur Paris démasquer l'innocence.

DUVAL.

Oh! mes autrichiens... En passant je vais voir  
De combien a haussé la bourse hier au soir.  
(Il va pour sortir.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT, entrant.

Eh bien! tu sors déjà?

DUVAL.

Un instant je te quitte :  
A ton charmant neveu, je vais rendre visite.

LAMBERT.

J'allais précisément faire passer chez lui...  
Dis-lui qu'à déjeuner je l'attends aujourd'hui.  
(Jovusement.)

Les nominations, mon cher, enfin sont faites.  
On vient de désigner les maîtres des requêtes.

DUVAL.

Monsieur Albert en est?

LAMBERT.

Oui, dès hier au soir.  
Le ministre déjà me l'avait laissé voir...  
J'attends le *Moniteur*.

DUVAL.

Peste ! j'y vais bien vite.

(A part.)

L'occasion est bonne, il faut que j'en profite.

LAMBERT.

Ah ! dis donc, ne va pas surtout le prévenir :  
De la surprise, au moins, laisse-moi le plaisir.

DUVAL.

Sois tranquille, parbleu !... ce sont choses secrètes.

(A part.)

Ne perdons pas de temps... (A sa femme.) Un maître des requêtes !  
Quel triomphe au pays !... mes confrères, là-bas,  
Pour leurs filles ont eu de simples avocats.

(Il sort.)

## SCÈNE VI

MADAME DUVAL, LAMBERT.

LAMBERT.

Vous me voyez ravi ! car cette récompense,  
En arrivant si tôt, passe mon espérance :  
Elle ouvre à notre Albert un immense avenir...  
A vingt-cinq ans ! songez ce qu'il peut devenir.

MADAME DUVAL.

En effet, c'est superbe !... et puis c'est si commode  
D'obtenir des faveurs avec cette méthode ;  
On est homme du monde, on cultive les arts ;  
De sa joyeuse vie, on sait faire deux parts.  
Le plaisir, c'est trop juste, absorbe la meilleure :  
Le devoir vient après... chaque chose à son heure...

On monte sans gravir. Et c'est, à mon avis,  
Un des grands agréments qu'on rencontre à Paris.

LAMBERT.

Cela peut arriver, mais notre réussite  
N'est pas une faveur, c'est le prix du mérite.

MADAME DUVAL.

C'est une exception alors, et par malheur,  
Le mérite est toujours un triste protecteur.

LAMBERT.

Toujours?... J'ai du bonheur; car, dans ma longue vie,  
J'ai bien vu le mérite attaqué par l'envie;  
Mais je ne sache point qu'il ait été jamais,  
Quoique vous en disiez, un obstacle au succès.

MADAME DUVAL.

L'intrigue va pourtant plus vite d'ordinaire.

LAMBERT.

Je regarde... et je vois justement le contraire...  
Voyez autour de vous, tout proteste et répond :  
Quel siècle, en dignité, fut jamais plus fécond ?  
La lutte à ciel ouvert, est-elle de l'intrigue ?  
Est-ce que le talent relève de la brigue ?  
Et dans un certain monde, est-ce qu'on croit qu'un sot  
N'a qu'à ramper bien bas pour arriver bien haut ?

MADAME DUVAL.

Vous êtes optimiste.

LAMBERT.

Eh ! non pas... je suis juste.  
Et je n'affaiblis point notre siècle robuste  
[Tout certains détracteurs voudraient nous faire un nain.  
Et qui, très-grand déjà, sera géant demain...  
La jeunesse de France est comme son armée,  
Elle aspire à la gloire, aime la renommée;

Le travail, ce combat de l'esprit et du cœur,  
 Voilà la seule intrigue où descend son ardeur.  
 C'est elle qui produit, vivace pépinière,  
 Tous les nobles espoirs dont la patrie est fière. .  
 Aujourd'hui l'on va vite... Est-ce un crime à vos yeux ?  
 Les pères marchaient bien. Eh ! les fils marchent mieux !  
 Ils aiment le plaisir ! est-ce si condamnable ?  
 Et ne peut-on mêler l'utile à l'agréable ?  
 Le travail s'y retrempe ; et c'est si naturel  
 Que c'est au sein des fleurs que l'abeille a son miel...  
 Ne leur refusez point l'amour des douces choses ;  
 Vos rudes laboureurs n'aiment-ils pas les roses ?  
 Loin d'en faire un reproche, il m'a toujours semblé  
 Qu'on peut aimer les fleurs, en cultivant le blé.

MADAME DUVAL.

Ah ! mais ce que j'en dis, vous comprenez, j'espère,  
 N'a rien de personnel...

LAMBERT.

Pardon, mais je suis père ;  
 Et de ce cher Albert, défendre ici l'honneur,  
 C'est de ma fille aussi, protéger le bonheur.

MADAME DUVAL.

Albert ! mais je croyais...

LAMBERT.

Unis dès leur enfance,  
 Ils ont vécu tous deux de la même espérance ;  
 Et puisque nous voici tous ensemble... je crois  
 Que nous pourrons fêter deux noces à la fois.

MADAME DUVAL.

On a vu réussir de ces amours d'enfance.

LAMBERT.

Les fiancés ainsi, se connaissent d'avance.

MADAME DUVAL.

Les défauts mutuels, du moins sont acceptés.

LAMBERT.

Les défauts?... mais alors aussi les qualités?

MADAME DUVAL.

Il est vrai qu'à Paris, même dans les familles  
On peut bien rarement juger les jeunes filles.  
L'habitude du monde et l'éducation,  
Otent le naturel à leur moindre action ;  
Le besoin de briller et le désir de plaire  
Les forcent de poser et de se contrefaire...  
Et... tel qui s'est flatté de les connaître bien,  
S'aperçoit, un beau jour, hélas ! qu'il ne sait rien.

LAMBERT.

Vous faites de Paris une étrange peinture...  
A croire vos discours, la ruse et l'imposture  
Sont l'habit obligé dont nous sommes vêtus,  
Et l'art de bien mentir nous tient lieu de vertus.  
Dieu me garde d'émettre une idée incivile ;  
Mais la vertu là-bas, est-elle si fragile  
Que vous n'admettiez pas que l'on n'en puisse user,  
Sans risquer aussitôt de la voir se briser !

MADAME DUVAL.

Monsieur...

LAMBERT.

Mon Dieu, madame, on doit pourtant admettre,  
Que pour juger les gens, il les faudrait connaître ;  
Les chefs-lieux de canton, certes, j'en suis d'accord,  
Comptent de beaux diseurs qui nous critiquent fort...  
Mais où donc ont-ils vu ce qui tant les irrite ?  
Est-ce à l'hôtel garni qui huit jours les abrite,  
Et jugent-ils Paris, son monde et ses splendeurs,  
A travers les carreaux de nos restaurateurs ?

Je le disais encore à Duval, tout à l'heure,  
 Pénétrez plus avant, voyez chaque demeure,  
 Et vous y trouverez des exemples touchants  
 Qui font vite oublier l'innocence des champs.  
 Nous adorons aussi nos mères et nos filles,  
 Nous avons nos foyers, nos amours, nos familles.  
 Et dans la pureté de nos pieux bonheurs  
 Nous savons retremper nos âmes et nos cœurs.  
 Les affaires d'autrui, ne réglant pas les nôtres,  
 Nous nous occupons peu de ce que font les autres ;  
 Et nous n'avons pas l'art de faire, j'en conviens,  
 De grands événements avec de petits riens.  
 Sans trop nous couvoyer, nous marchons dans la vie,  
 Notre grand'route est large, et ce n'est pas l'envie  
 Qui vient nous empêcher de céder au voisin  
 La part qui lui revient au milieu du chemin.  
 Aussi nous ignorons l'inutile science  
 D'élaguer les sentiers avec la médisance,  
 Et nous pouvons dès lors, sans nous montrer jaloux,  
 Laisser l'ombre à chacun et le soleil à tous.

MADAME DUVAL.

Vous plaidez chaudement, monsieur, votre éloquence...

LAMBERT.

N'est que celle d'un cœur sûr de ce qu'il avance.

MADAME DUVAL.

On n'est jamais certain que de ce que l'on voit.

LAMBERT.

J'ai donc mes arguments sans sortir de chez moi ?

MADAME DUVAL.

Peu-être pourrait-on y trouver le contraire.

LAMBERT.

J'en serais peu surpris... avec du savoir faire  
 Et puis de l'habitude... on peut sans grand effort  
 Dans l'art... dont nous parlions, madame, être très-fort.

(Il sort lentement, après avoir salué.)

## SCÈNE VII

MADAME DUVAL, seule.

Ah ! de la raillerie !... il me brave, il me quitte !  
 Eh ! bien soit ! Nous verrons !... sa fille ?... une hypocrite !..  
 Justement la voici... Monsieur le vertueux,  
 Vous voulez le combat ! Eh bien donc à nous deux !  
 (Elle sort par la gauche.)

## SCÈNE VIII

MARIE, seule entrant par la droite.

Je ne m'explique point un semblable caprice...  
 Ah ! c'est un mauvais rêve, il faudra qu'il finisse.  
 Albert viendra bientôt s'excuser... C'est égal :  
 Il ne saura jamais combien il m'a fait mal !...  
 Aussi pour le punir... Eh bien ! que lui dirai-je?...  
 Rouder, comme il l'a fait ! l'affliger ! le pourrai-je ?  
 Son cœur souffrirait donc comme à souffert le mien?...  
 Je sais pour me venger un bien meilleur moyen...  
 Oui, je veux l'admirer, et l'aimer plus encore...  
 Mais comment l'aimer plus, hélas ! quand je l'adore !  
 L'auvres femmes ! voilà nos vengeances à nous :  
 Ceux que nous condamnons, d'avance sont absous.

».

## SCÈNE IX

MARIE, GASTON.

GASTON.

Pardon, si quelque peu, je vous ai fait attendre.  
A vos ordres plus tôt j'aurais voulu me rendre,

MARIE.

Ah ! j'avais oublié... loin de vous accuser,  
Vous voyez que c'est moi qu'il faudrait excuser :  
Et c'est bien mal, vraiment : Claire paraît si triste  
Que je ne devrais pas me montrer égoïste.

GASTON.

Monsieur Duval, hier, m'a fort embarrassé :  
Au sujet de sa fille, il m'a beaucoup pressé ;  
On eût dit qu'il savait...

MARIE.

Si cela pouvait être!...  
Elle eût atténué l'envoi de cette lettre.

GASTON.

C'est vrai ; mais, par malheur, lorsqu'on fait un faux pas,  
Sur la pente du mal, on ne s'arrête pas.

MARIE

Oh ! mais ce malheur-là ne regarde pas Claire.  
Elle a pu s'oublier, et se montrer légère...  
Je ne l'excuse pas... mais enfin son erreur  
N'est qu'un entraînement mal dirigé du cœur.

GASTON.

Vous êtes généreuse et bonne.

MARIE.

Trop peut-être :  
Car pour mieux la servir, loin de faire connaître  
Ma démarche à mon père, hélas ! j'ai tout caché.

GASTON.

Pourquoi donc ? ce secret, je n'ai point empêché  
Qu'il fût, — c'est naturel, — connu de votre père.

MARIE.

Tant mieux ! Il m'en coûtait vraiment trop de me taire :  
Pour la première fois, je lui fermais mon cœur,  
Et cela, tôt ou tard, m'aurait porté malheur.

GASTON, à part.

Entre ces deux candeurs, telle est la différence ;  
Et l'air naïf n'est pas toujours de l'innocence.

MARIE.

Je puis donc à mon père ?...

GASTON.

A lui seul. Un secret  
N'appartient à personne.

MARIE.

Oh ! mon père est discret.  
Et ce n'est point par lui qu'on pourra rien connaître.  
Sans doute, vous avez apporté cette lettre ?

GASTON.

Oui, j'apporte la sienne, et ma réponse aussi.

MARIE.

Je vais les lui remettre.

GASTON, les lui donnant.

Eh bien ! donc les voici.

(La porte du fond s'ouvre brusquement. On voit  
Madame Duval qui montre la scène à Albert.)

Quelqu'un... cachez-les !

## SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME DUVAL, ALBERT.

ALBERT, voyant Marie qui cache les lettres.

Ah !

MADAME DUVAL, à Albert.

C'est assez clair, je pense.

MARIE, à part, voyant Albert.

Ah ! je le savais bien qu'il reviendrait bientôt !

GASTON.

Eh ! c'est vous, cher Albert ?... on m'a dit que tantôt !  
Vous m'étiez par deux fois venu faire visite...  
J'étais déjà sorti .. mais je me félicite  
De vous trouver ici...

ALBERT.

Vous vous félicitez ?...

J'en voudrais dire autant, monsieur.

GASTON.

Mais permettez.

ALBERT.

Je ne vous permets rien ! je ne veux rien entendre,  
Un mot suffit, je crois ; vous devez me comprendre.

GASTON, souriant.

Ah ça ! voyons, voyons... parlons plus clairement.

MARIE, à part.

Comme il devient mauvais!

ALBERT.

Ce n'est pas le moment,  
Nous nous expliquerons, monsieur, mais tout à l'heure.

MARIE.

Mais de quoi s'agit-il?

GASTON.

Par ma foi, que je meure!

Si j'y comprends un mot!...

ALBERT.

Monsieur, quand vous voudrez  
Recevoir mes témoins, alors vous comprendrez.

MARIE.

Des témoins!

GASTON.

Un curiel!

MARIE.

Albert, je t'en supplie!

ALBERT.

Je ne vous parle pas.

MARIE.

Mais c'est de la folie...

(A madame Duval.)

Madame, par pitié... parlez... mais parlez donc!

MADAME DUVAL.

J'ignore vos secrets avec monsieur Gaston,  
Et si quelqu'un, ici, peut éclairer les autres,  
Mes explications ne vaudraient pas les vôtres.

MARIE.

Que dit-elle ?

GASTON, regardant madame Duval.

Fort bien !... c'est cela !... je comprends...

(En riant.)

Albert, je suis à vous.

ALBERT.

Enfin !... je vous attends.

(Il veut sortir.)

MARIE, l'arrêtant.

Vous ne vous battez pas ! non ! ce serait un crime !

ALBERT, désignant Gaston.

Qui vous dit que monsieur doit être la victime ?

MARIE.

Ah ! c'est une infamie ! Albert, répondez-moi ;  
Quelqu'un vous trompe ici, c'est certain... je le vois.

MADAME DUVAL.

Monsieur, n'en doute pas.

MARIE.

Ni moi non plus, madame !...

Il est certaines gens qui portent dans leur âme  
Comme un poison secret, venin contagieux,  
Qu'ils vont avec bonheur répandant en tous lieux...  
A nuire sans motifs, ils consacrent leur vie ;  
On ne s'explique point d'où provient leur envie.  
Ils font par pur instinct ce que fait le serpent,  
Et c'est sans y penser qu'ils mordent en rampant.

MADAME DUVAL.

Mademoiselle.

GASTON, la regardant fixement.

Eh bien !

ALBERT, à part.

Elle le nie encore.

MARIE.

Ce qui se passe ici, madame, je l'ignore ;  
Mais, tenez, sans savoir, j'affirme sur l'honneur,  
Que je pourrais nommer le calomniateur !

MADAME DUVAL.

Eh ! mon Dieu ! cachez donc un peu mieux cette lettre...  
Quand on est innocente, on devrait le paraître.

GASTON.

Madame ! plus un mot !

MARIE, qui ne comprend pas.

La lettre?...

ALBERT.

J'ai le droit

De vous la demander.

MARIE.

Elle n'est pas à moi.

GASTON.

Albert, y pensez-vous ?

ALBERT.

Cette lettre, vous dis-je !

Marie, il me la faut ! je la veux, je l'exige !

MARIE.

Et moi, je la refuse !

MADAME DUVAL.

Est-ce assez clair, ceci ?

MARIE, montrant M<sup>me</sup> Duval.

Oh ! j'avais deviné ! Le serpent, le voici !...

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LAMBERT, DUVAL.

LAMBERT, tenant le *Moniteur*.

Albert ! où donc est-il ?... mon cher, grande nouvelle !  
 Décret impérial, partie officielle ;  
 Signé, contre-signé !... Je cite mon auteur !...

(Il lui présente le journal.)

DUVAL, qui le suit.

Et ses citations sont dans le *Moniteur* !

ALBERT, prenant le journal qu'il froisse.

Que m'importe cela ! Ces faveurs qu'en ferais-je ?  
 Je n'en veux pas.

(Il jette le *Moniteur*.)

MARIE.

Albert !

LAMBERT.

Eh quoi !

DUVAL, ramassant la feuille, à part.

Dieu me protège !

Un peu plus, il brisait les tables de la loi !

(Il s'occupe à defriper la feuille.)

LAMBERT.

Me direz-vous enfin d'où vient tout cet émoi ?  
 La colère d'Albert, la pâleur de Marie.

(A madame Duval.)

Et vous qui souriez, madame ; je prie  
 Que quelque mauvais vent souffle dans la maison.

MADAME DUVAL.

Vous pouvez parier, car vous auriez raison.

GASTON.

Madame!

LAMBERT.

J'ai raison, et c'est vous qui le dites!

DUVAL, à part, lisant le *Moniteur*.

Le décret tout au long en termes explicites!

MARIE.

Mais, madame, voyous, que vous ai-je donc fait?

MADAME DUVAL.

A moi! mademoiselle? Oh! vraiment c'est parfait!

Quoi! la nuit dans un bal on peut se compromettre.

Donner un rendez-vous, recevoir une lettre ..

Je passe par hasard

(Montrant Albert.)

Avec monsieur... qui voit :

Et voici qu'aussitôt la faute en est à moi!

MARIE.

Oh! mon père!

DUVAL, à part.

Ah! mon Dieu! si jeune! c'est dommage!

LAMBERT, après avoir fait signe à Marie de se calmer.

Madame, j'ai sur vous du moins cet avantage,

Que j'admets rarement le mal quand je le vois ;

Lorsque je n'ai pas vu, jamais je ne le crois...

Mais quand la calomnie attaque ceux que j'aime,

Je suis tout simplement pris d'un dégoût extrême ;

Je ferme mon oreille à ses lâches propos.

Je méprise l'injure et je réponds : c'est faux!

MADAME DUVAL, montrant Albert.

Alors, dites-le donc à monsieur, qui, je pense,  
Par magnanimité se condamne au silence.

MARIE.

Lui!

LAMBERT.

Réponds donc, Albert?

ALBERT, à Gaston.

Monsieur, je sors, venez!

MARIE.

Mon père, ils vont se battre!... Ah! la lettre...

(Tirant vivement la lettre qu'elle montre à Gaston.)

GASTON, à Marie.

Donnez!

(Elle la remet à Lambert.)

MADAME DUVAL, à part.

Avec preuves en mains, il croira, je suppose.

DUVAL, de même.

Il faut être à Paris pour voir pareille chose!

MADAME DUVAL, à Claire, qui entre et se dirige vers Marie.

Claire, n'allez pas là!... votre place est ici.

CLAIRE.

Oui, maman.

LAMBERT, qui a lu.

Cher Albert, à ton tour, lis ceci.

(Il lui donne la lettre.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE, bas à sa mère.

Que se passe-t-il donc ?

MADAME DUVAL.

Tu ne pourrais comprendre.

DUVAL, à part, montrant le *Monsieur*.

Dans le conseil d'État, je vais avoir un gendre.

ALBERT, qui a lu.

Marie !... Ah ! qu'ai-je fait ? Et vous aussi Gaston.  
Cher oncle !... j'étais fou... Je l'aime tant.

(Tombant aux genoux de Marie.)

Pardon.

MARIE, le relevant.

Peut-on blâmer jamais les excès de tendresse ?

ALBERT, à madame Duval.

Ah ! madame ! merci ! c'est grâce à votre adresse,  
que je retrouve enfin le calme et le bonheur ;  
Et vous m'avez appris à connaître son cœur.

MADAME DUVAL.

Mais que voulez-vous dire ?

LAMBERT, prenant la lettre des mains d'Albert.

Oh ! mon Dieu, peu de chose,  
Et ces renseignements qu'en vos mains je dépose,  
Vous diront qu'en dépit de certains préjugés,  
Je puis, sans trop de crainte, unir vos protégés.

100 LES VERTUEUX DE PROVINCE

DUVAL, à part.

Et de sept que je manque !

MADAME DUVAL, regardant les lettres que Lambert lui a remises.  
Une lettre de Claire !

LAMBERT, à demi-voix à madame Duval.

Et comme il est heureux qu'elle ait encor sa mère !

DUVAL, qui parcourt toujours le *Moniteur*.

Ah ! mon Dieu !

MARIE et GASTON.

Qu'avez-vous ?

DUVAL.

Rien du tout, mes enfants.

(A part.)

Baisse : dix francs vingt-cinq. Je perds neuf mille francs.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DUBOSQUET, puis JEANNETTE

DUBOSQUET, à Duval.

Ah ! c'est vous que je cherche...

DUVAL, à part.

Il est insupportable !

DUBOSQUET.

Je viens vous faire part...

DUVAL, froissant le *Moniteur*, qu'il jette.

Eh ! laissez-moi, que diable !

MARIE, à Albert.

Tu ne bouderas plus... mais bien sûr ?

ALBERT, lui prenant les mains.

C'est certain !

DUBOSQUET, à part, atterré.

Ma comtesse régnait dans le pays latin !

MADAME DUVAL, à Jeannette qui entre.

Jeannette... nos paquets... nous partons dans une heure.

JEANNETTE.

Bah ! vous quittez Paris ? ma foi, moi j'y demeure.

DUVAL.

Quoi ! tu fais ton pays ?

JEANNETTE.

Que non ! pas de danger !

Mon pays est sapeur au sixième léger !

MADAME DUVAL, à Claire.

Veuez, mademoiselle !

CLAIRE.

Oui, maman.

(Elles se retirent au fond.)

DUVAL.

Je te quitte,

Rivage plein d'écueils ; Paris ville maudite,

Où depuis vingt-cinq ans, je n'avais mis le pied...

LAMBERT.

Parton, mon cher ami, diable un peu de pitié...

Si, depuis si longtemps tu quittas Babylone,

Ce n'est pas, conviens en, l'exemple qu'on y donne

Qui peut nuire beaucoup à ceux qui n'y sont pas...

Est-ce donc son pavé qui cause vos faux pas ?

DUVAL.

Mais Paris, cher ami...

LAMBERT.

Ne blâmons point les autres ;  
L'homme est homme partout ; nos vices sont les vôtres,  
Et la vertu, mon cher, est de tous les pays.

DUVAL, à part.

C'est égal !... on devrait moraliser Paris !

DUBOSQUET, l'arrêtant.

Je venais...

DUVAL, s'éloignant à part.

C'est trop fort ! c'est un vrai despotisme !

DUBOSQUET.

L'oncle est mort ce matin...

MADAME DUVAL, avec joie.

Ah ! bah !

DUVAL.

Son anévrisme !

(Lui prenant la main.)

Cher ami, croyez bien !

DUBOSQUET.

Il m'a déshérité !

DUVAL, le repoussant, à part.

Et dire qu'un peu plus, nous l'aurions accepté !

10 JU 62

FIN.